

@

VOLTAIRE

**L'ORPHELIN
DE LA CHINE**

L'Orphelin de la Chine

à partir de :

L'ORPHELIN DE LA CHINE

Tragédie de
VOLTAIRE (1694-1778)

représentée pour la première fois à Paris le 20 août 1755,
avec deux lettres critiques

Michel Lambert, libraire, Paris, 1755. XIII+72+[32] pages

Mise en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
février 2014

L'Orphelin de la Chine

TABLE DES MATIÈRES

[À Mgr le maréchal duc de Richelieu](#)

[L'Orphelin de la Chine](#)

Personnages

Acte I : I — II — III — IV — V — VI — VII

Acte II : I — II — III — IV — V — VI — VII

Acte III : I — II — III — IV — V — VI

Acte IV : I — II — III — IV — V — VI

Acte V : I — II — III — IV — V — VI

[Lettre à M. J. J. R. C. D. G.](#)

Lettres critiques :

[Lettre à Madame de *** sur *l'Orphelin de la Chine*](#), tragédie nouvelle de M. de Voltaire.

[Lettre à un homme du vieux temps sur *l'Orphelin de la Chine*](#), tragédie de M. de Voltaire, représentée pour la première fois le 20 août 1755.

En complément :

[Journal des Savants, février 1756](#). C. R. critique.

L'Orphelin de la Chine

À Monseigneur
le maréchal duc de Richelieu,
pair de France,

Premier gentilhomme de la Chambre du Roi,
commandant en Languedoc,
l'un des Quarante de l'Académie.

@

Je voudrais, Monseigneur, vous présenter de beau marbre comme les Génois, & je n'ai que des figures chinoises à vous offrir. Ce petit ouvrage ne paraît pas fait pour vous. Il n'y a aucun héros dans cette pièce qui ait réuni tous les suffrages par les agréments de son esprit, ni qui ait soutenu une République prête à succomber, ni qui ait imaginé de renverser une colonne anglaise avec quatre canons. Je sens mieux que personne le peu que je vous offre ; mais tout se pardonne à un attachement de quarante années. On dira peut-être, qu'au pied des Alpes, & vis-à-vis des neiges éternelles, où je me suis retiré, & où je devais n'être que philosophe, j'ai succombé à la vanité d'imprimer que ce qu'il y a eu de plus brillant sur les bords de la Seine ne m'a jamais oublié ; cependant je n'ai consulté que mon cœur ; il me conduit seul ; il a toujours inspiré mes actions & mes paroles ; il se trompe quelquefois, vous le savez ; mais ce n'est pas après des épreuves si longues. Permettez donc que si cette faible tragédie peut durer quelque temps après moi, on sache que l'auteur ne vous a pas été indifférent ; permettez qu'on apprenne que si votre oncle fonda les beaux Arts en France, vous les avez soutenus dans leur décadence.

L'idée de cette tragédie me vint, il y a quelque temps, à la lecture de *l'Orphelin de Tchao*, tragédie chinoise traduite par le père Brémare [*sic*], qu'on trouve dans le recueil que le père du Halde a donné au public. Cette pièce chinoise fut composée au quatorzième siècle, sous la dynastie même de Gengis-Kan. C'est une nouvelle preuve que les vainqueurs tartares ne changèrent point les mœurs de la nation

L'Orphelin de la Chine

vaincue ; ils protégèrent tous les arts établis à la Chine ; ils adoptèrent toutes ses lois.

Voilà un grand exemple de la supériorité naturelle que donnent la raison & le génie sur la force aveugle & barbare : & les Tartares ont deux fois donné cet exemple. Car lorsqu'ils ont conquis encore ce grand empire au commencement du siècle passé, ils se sont soumis une seconde fois à la sagesse des vaincus : & les deux peuples n'ont formé qu'une nation gouvernée par les plus anciennes lois du monde : événement frappant, qui a été le premier but de mon ouvrage.

La tragédie chinoise qui porte le nom de *l'Orphelin*, est tirée d'un recueil immense des pièces de théâtre de cette nation. Elle cultivait depuis plus de trois mille ans cet art, inventé un peu plus tard par les Grecs, de faire des portraits vivants des actions des hommes, & d'établir de ces écoles de morale, où l'on enseigne la vertu en action & en dialogues. Le poème dramatique ne fut donc longtemps en honneur que dans ce vaste pays de la Chine, séparé & ignoré du reste du monde, & dans la seule ville d'Athènes. Rome ne le cultiva qu'au bout de quatre cents années. Si vous le cherchez chez les Perses, chez les Indiens, qui passent pour des peuples inventeurs, vous ne l'y trouvez pas ; il n'y est jamais parvenu. L'Asie se contentait des fables de *Pilpay* & de *Lokman*, qui renferment toute la morale, & qui instruisent en allégories toutes les nations & tous les siècles.

Il semble qu'après avoir fait parler les animaux, il n'y eût qu'un pas à faire pour faire parler les hommes, pour les introduire sur la scène, pour former l'art dramatique : cependant ces peuples ingénieux ne s'en avisèrent jamais. On doit inférer de là, que les Chinois, les Grecs, & les Romains, sont les seuls peuples anciens, qui aient connu le véritable esprit de la société. Rien, en effet, ne rend les hommes plus sociables, n'adoucit plus leurs mœurs, ne perfectionne plus leur raison, que de les rassembler, pour leur faire goûter ensemble les plaisirs purs de l'esprit. Aussi nous voyons qu'à peine Pierre le Grand eut policé la Russie, & bâti Petersbourg, que les théâtres s'y sont établis. Plus l'Allemagne s'est

L'Orphelin de la Chine

perfectionnée, & plus nous l'avons vue adopter nos spectacles. Le peu de pays où ils n'étaient pas reçus dans le siècle passé n'étaient pas mis au rang des pays civilisés.

L'Orphelin de Tchao est un monument précieux, qui sert plus à faire connaître l'esprit de la Chine que toutes les relations qu'on a faites, & qu'on fera jamais de ce vaste empire. Il est vrai que cette pièce est toute barbare, en comparaison des bons ouvrages de nos jours ; mais aussi c'est un chef-d'œuvre, si on le compare à nos pièces du quatorzième siècle. Certainement nous *troubadours*, notre *Bazoche*, la société des *Enfants sans souci*, & de la *Mère-sotte*, n'approchaient pas de l'auteur chinois. Il faut encore remarquer, que cette pièce est écrite dans la langue des mandarins, qui n'a point changé, & qu'à peine entendons-nous la langue qu'on parlait du temps de Louis XII & de Charles VIII.

On ne peut comparer *L'Orphelin de Tchao* qu'aux tragédies anglaises & espagnoles du dix-septième siècle, qui ne laissent pas encore de plaire au-delà des Pyrénées & de la mer. L'action de la pièce chinoise dure vingt-cinq ans, comme dans les farces monstrueuses de Shakespear & de Lope de Véga, qu'on a nommé tragédies ; c'est un entassement d'événements incroyables. L'ennemi de la Maison de Tchao veut d'abord en faire périr le chef, en lâchant sur lui un gros dogue, qu'il fait croire être doué de l'instinct de découvrir les criminels, comme Jacques Aimar parmi nous devinait les voleurs par sa baguette. Ensuite il suppose un ordre de l'empereur, & envoie à son ennemi Tchao une corde, du poison, & un poignard ; Tchao chante, selon l'usage, & se coupe la gorge, en vertu de l'obéissance que tout homme sur la Terre doit de droit divin à un empereur de la Chine. Le persécuteur fait mourir trois cents personnes de la Maison de Tchao. La princesse veuve accouche de l'Orphelin. On dérobe cet enfant à la fureur de celui qui a exterminé toute la Maison, & qui veut encore faire périr au berceau le seul qui reste. Cet exterminateur ordonne qu'on égorge dans les villages d'alentour tous les enfants, afin que l'Orphelin soit enveloppé dans la destruction générale.

L'Orphelin de la Chine

On croit lire les *Mille & une nuits* en action & en scènes : mais malgré l'incroyable, il y règne de l'intérêt ; & malgré la foule des événements, tout est de la clarté la plus lumineuse : ce sont là deux grands mérites en tout temps & chez toutes les nations ; & ce mérite manque à beaucoup de nos pièces modernes. Il est vrai que la pièce chinoise n'a pas d'autres beautés : unité de temps & d'action, développement de sentiments, peinture des mœurs, éloquence, raison, passion, tout lui manque ; & cependant, comme je l'ai déjà dit, l'ouvrage est supérieur à tout ce que nous faisons alors.

Comment les Chinois, qui au quatorzième siècle, & si longtemps auparavant, savaient faire de meilleurs poèmes dramatiques que tous les Européens ¹, sont-ils restés toujours dans l'enfance grossière de l'art, tandis qu'à force de soins & de temps notre nation est parvenue à produire environ une douzaine de pièces, qui, si elles ne sont pas parfaites, sont pourtant fort au-dessus de tout ce que le reste de la Terre a jamais produit en ce genre. Les Chinois, comme les autres Asiatiques, sont demeurés aux premiers éléments de la poésie, de l'éloquence, de la physique, de l'astronomie, de la peinture, connus par eux si longtemps avant nous. Il leur a été donné de commencer en tout plus tôt que les autres peuples, pour ne faire ensuite aucun progrès. Ils ont ressemblé aux anciens Égyptiens, qui ayant d'abord enseigné les Grecs, finirent par n'être pas capables d'être leurs disciples.

Ces Chinois chez qui nous avons voyagé à travers tant de périls, ces peuples de qui nous avons obtenu avec tant de peine la permission de leur apporter l'argent de l'Europe, & de venir les instruire, ne savent pas encore à quel point nous leur sommes supérieurs ; ils ne sont pas assez avancés, pour oser seulement vouloir nous imiter. Nous avons puisé dans leur Histoire des sujets de tragédie, & ils ignorent si nous avons une Histoire.

¹ Le père du Halde, tous les auteurs des *Lettres Édifiantes*, tous les voyageurs, ont toujours écrit *Européens*, & ce n'est que depuis quelques années qu'on s'est avisé d'imprimer *Européens*

L'Orphelin de la Chine

Le célèbre abbé Metastasio a pris pour sujet d'un de ses poèmes dramatiques le même sujet à peu près que moi, c'est-à-dire, un orphelin échappé au carnage de sa Maison, & il a puisé cette aventure dans une dynastie qui régnait neuf cents ans avant notre ère.

La tragédie chinoise de *l'Orphelin de Tchao* est tout un autre sujet. J'en ai choisi un tout différent encore des deux autres, & qui ne leur ressemble que par le nom. Je me suis arrêté à la grande époque de Gengis-Kan, & j'ai voulu peindre les mœurs des Tartares & des Chinois. Les aventures les plus intéressantes ne sont rien, quand elles ne peignent pas les mœurs ; & cette peinture, qui est un des grands secrets de l'art, n'est encore qu'un amusement frivole, quand elle n'inspire pas la vertu.

J'ose dire, que depuis *la Henriade* jusqu'à *Zaïre*, & jusqu'à cette pièce chinoise, bonne, ou mauvaise, tel a été toujours le principe qui m'a inspiré, & que dans l'histoire du *Siècle de Louis XIV*, j'ai célébré mon Roi & ma patrie sans flatter ni l'un ni l'autre. C'est dans un tel travail que j'ai consumé plus de quarante années. Mais voici ce que dit un auteur chinois, traduit en espagnol par le célèbre Navarette.

« Si tu composes quelque ouvrage, ne le montre qu'à tes amis ; crains le public, & tes confrères ; car on falsifiera, on empoisonnera ce que tu auras fait, & on t'imputera ce que tu n'auras pas fait.-La calomnie, qui a cent trompettes, les fera sonner pour te perdre, tandis que la vérité qui est muette restera auprès de toi. Le célèbre Ming fut accusé d'avoir mal pensé du Tien & du Li, & de l'empereur Vang. On trouva le vieillard moribond qui achetait le panégyrique de Vang, & un hymne au Tien, & au Li ; &c.

@

L'Orphelin de la Chine



L'ORPHELIN DE LA CHINE

Tragédie

L'Orphelin de la Chine

PERSONNAGES

GENGIS-KAN, empereur tartare.

OCTAR, OSMAN, guerriers tartares.

ZAMTI, mandarin lettré.

IDAMÉ, femme de Zamti.

ASSÉLI, attachée à Idamé.

ÉTAN, attaché à Zamti.

La scène est dans un palais des mandarins, qui tient au palais
Impérial, dans la ville de Cambalu, aujourd'hui Pé-kin.

L'Orphelin de la Chine

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

IDAMÉ, ASSÉLI

IDAMÉ

Se peut-il qu'en ce temps de désolation,
En ce jour de carnage & de destruction,
Quand ce palais sanglant, ouvert à des Tartares,
Tombe avec l'Univers sous ces peuples barbares,
Dans cet amas affreux de publiques horreurs,
Il soit encor pour moi de nouvelles douleurs ?

ASSÉLI

Eh, qui n'éprouve, hélas ! dans la perte commune,
Les tristes sentiments de sa propre infortune ?
Qui de nous vers le Ciel n'élève pas ses cris
Pour les jours d'un époux, ou d'un père, ou d'un fils ?
Dans cette vaste enceinte, au Tartare inconnue,
Où le Roi dérobaît à la publique vue
Ce peuple désarmé, de paisibles mortels,
Interprètes des lois, ministres des autels,
Vieillards, femmes, enfants, troupeau faible & timide,
Dont n'a point approché cette guerre homicide,
Nous ignorons encore à quelle atrocité
Le vainqueur insolent porte sa cruauté.
Nous entendons gronder la foudre & les tempêtes,
Le dernier coup approche, & vient frapper nos têtes.

IDAMÉ

Ô fortune ! ô pouvoir au dessus de l'humain !
Chère & triste Asséli, sais-tu quelle est la main
Qui du Catai sanglant presse le vaste empire,
Et qui s'appesantit sur tout ce qui respire ?

L'Orphelin de la Chine

ASSÉLI

On nomme ce tyran du nom de Roi des Rois :
C'est ce fier Gengis-Kan, dont les affreux exploits
Font un vaste tombeau de la superbe Asie ;
Octar son lieutenant, déjà dans sa furie,
Porte au palais, dit-on, le fer & les flambeaux.
Le Catai passe enfin sous des maîtres nouveaux :
Cette ville, autrefois souveraine du monde,
Nage de tous côtés dans le sang qui l'inonde.
Voilà ce que cent voix, en sanglots superflus,
Ont appris dans ces lieux à mes sens éperdus.

IDAMÉ

Sais-tu que ce tyran de la Terre interdite,
Sous qui de cet État la fin se précipite,
Ce destructeur des Rois, de leur sang abreuvé,
Est un Scythe, un soldat, dans la poudre élevé,
Un guerrier vagabond de ces déserts sauvages,
Climats qu'un Ciel épais ne couvre que d'orages ?
C'est lui qui sur les siens briguant l'autorité,
Tantôt fort & puissant, tantôt persécuté,
Vint jadis à tes yeux, dans cette auguste ville,
Aux portes du palais demander un asile.
Son nom est Témugin ; c'est t'en apprendre assez.

ASSÉLI

Quoi ! c'est lui dont les vœux vous furent adressés ?
Quoi ! c'est ce fugitif, dont l'amour & l'hommage
À vos parents surpris parurent un outrage !
Lui qui traîne après lui tant de Rois ses suivants,
Dont le nom seul impose au reste des vivants !

IDAMÉ

C'est lui-même, Asséli : son superbe courage,

L'Orphelin de la Chine

Sa future grandeur brillaient sur son visage.
Tout semblait, je l'avoue, esclave auprès de lui ;
Et lorsque de la Cour il mendiait l'appui,
Inconnu, fugitif, il ne parlait qu'en maître,
Il m'aimait ; & mon cœur s'en applaudit peut-être :
Peut-être qu'en secret je tirais vanité
D'adoucir ce lion dans mes fers arrêté,
De plier à nos mœurs cette grandeur sauvage,
D'instruire à nos vertus son féroce courage,
Et de le rendre enfin, grâce à ces liens,
Digne un jour d'être admis parmi nos citoyens.
Il eût servi l'État, qu'il détruit par la guerre :
Un refus a produit les malheurs de la Terre.
De nos peuples jaloux tu connais la fierté ;
De nos arts, de nos lois l'auguste antiquité ;
Une religion de tout temps épurée,
De cent siècles de gloire une suite avérée,
Tout nous interdisait, dans nos préventions,
Une indigne alliance avec les nations.
Enfin un autre hymen, un plus saint nœud m'engage ;
Le vertueux Zamti mérita mon suffrage.
Qui l'eût cru, dans ces temps de paix & de bonheur,
Qu'un Scythe méprisé serait notre vainqueur ?
Voilà ce qui m'alarme, & qui me désespère ;
J'ai refusé sa main ; je suis épouse & mère ;
Il ne pardonne pas : il se vit outrager,
Et l'univers sait trop s'il aime à se venger.
Étrange destinée, & revers incroyable !
Est-il possible, ô Dieu ! que ce peuple innombrable
Sous le glaive du Scythe expire sans combats,
Comme de vils troupeaux que l'on mène au trépas ?

L'Orphelin de la Chine

ASSÉLI

Les Coréens, dit-on, rassemblaient une armée ;
Mais nous ne savons rien que par la renommée,
Et tout nous abandonne aux mains des destructeurs.

IDAMÉ

Que cette incertitude augmente mes douleurs !
J'ignore à quel excès parviennent nos misères ;
Si l'Empereur encore au palais de ses pères,
A trouvé quelque asile, ou quelque défenseur ;
Si la reine est tombée aux mains de l'oppresseur ;
Si l'un & l'autre touche à son heure fatale.
Hélas ! ce dernier fruit de leur foi conjugale,
Ce malheureux enfant à nos soins confié,
Excite encor ma crainte, ainsi que ma pitié.
Mon époux au palais porte un pied téméraire.
Un ombre de respect pour son saint ministère
Peut-être adoucira ces vainqueurs forcenés.
On dit que ces brigands aux meurtres acharnés,
Qui remplissent de sang la terre intimidée,
Ont d'un Dieu cependant conservé quelque idée,
Tant la Nature même en toute nation
Grava l'Être suprême & la religion :
Mais je me flatte en vain qu'aucun respect les touche.
La crainte est dans mon cœur & l'espoir dans ma bouche.
Je me meurs...

SCÈNE II

IDAMÉ, ZAMTI, ASSÉLI

IDAMÉ

Est-ce vous, époux infortuné ?
Notre sort sans retour est-il déterminé ?

L'Orphelin de la Chine

Hélas ! qu'avez-vous tu ?

ZAMTI

Ce que je tremble à dire.

Le malheur est comblé ; il n'est plus, cet empire,
Sous le glaive étranger j'ai vu tout abattu.
De quoi nous a servi d'adorer la vertu !
Nous étions vainement, dans une paix profonde,
Et les législateurs & l'exemple du monde.
Vainement par nos lois l'univers fut instruit.
La sagesse n'est rien, la force a tout détruit.
J'ai vu de ces brigands la horde hyperborée,
Par des fleuves de sang se frayant une entrée,
Sur les corps entassés de nos frères mourants,
Portant partout le glaive & les feux dévorants.
Ils pénètrent en foule à la demeure auguste,
Où de tous les humains le plus grand, le plus juste,
D'un front majestueux attendait le trépas.
La reine évanouie était entre ses bras.
De leurs nombreux enfants, ceux en qui le courage
Commençait vainement à croître avec leur âge,
Et qui pouvaient mourir les armes à la main,
Étaient déjà tombés sous le fer inhumain.
Il restait près de lui ceux dont la tendre enfance
N'avait que la faiblesse & des pleurs pour défense.
On les voyait encore autour de lui pressés,
Tremblants à ses genoux qu'ils tenaient embrassés.
J'entre par des détours inconnus au vulgaire ;
J'approche en frémissant de ce malheureux père ;
Je vois ces vils humains, ces monstres des déserts
À notre auguste maître osant donner des fers,
Traîner dans son palais d'une main sanguinaire,
Le père, les enfants, & leur mourante mère.

L'Orphelin de la Chine

Le pillage & le meurtre environnaient ces lieux ;
Ce prince infortuné tourne vers moi les yeux ;
Il m'appelle, il me dit, dans la langue sacrée,
Du conquérant tartare & du peuple ignorée :
Conserve au moins le jour au dernier de mes fils.
Jugez si mes serments & mon cœur l'ont promis ;
Jugez de mon devoir quelle est la voix pressante.
J'ai senti ranimer ma force languissante ;
J'ai revolé vers vous. Les ravisseurs sanglants
Ont laissé le passage à mes pas chancelants ;
Soit que dans les fureurs de leur horrible joie,
Au pillage acharnés, occupés de leur proie,
Leur superbe mépris ait détourné les yeux ;
Soit que cet ornement d'un ministre des Cieux,
Ce symbole sacré du grand Dieu que j'adore,
À la férocité puisse imposer encore ;
Soit qu'enfin ce grand Dieu, dans ses profonds desseins,
Pour sauver cet enfant, qu'il a mis dans mes mains,
Sur leurs yeux vigilants répandant un nuage,
Ait égaré leur vue, ou suspendu leur rage.

IDAMÉ

Seigneur, il serait temps encor de le sauver ;
Qu'il parte avec mon fils ; je les peux enlever.
Ne désespérons point, & préparons leur fuite.
De notre prompt départ qu'Étan ait la conduite :
Allons vers la Corée, au rivage des mers,
Aux lieux où l'Océan ceint ce triste univers ;
La terre a des déserts & des antres sauvages,
Portons-y ces enfants, tandis que les ravages
N'inondent point encor ces asiles sacrés,
Éloignés des vainqueurs, & peut-être ignorés.
Allons, le temps est cher, & la plainte inutile.

L'Orphelin de la Chine

ZAMTI

Hélas ! le fils des Rois n'a pas même un asile !
J'attends les Coréens ; ils viendront, mais trop tard ;
Pendant la mort vole au pied de ce rempart.
Saisissons, s'il se peut, le moment favorable
De mettre en sûreté ce gage inviolable.

SCÈNE III

ZAMTI, IDAMÉ, ASSELI, ÉTAN

ZAMTI

Étan, où courez-vous, interdit, consterné ?

IDAMÉ

Fuyons de ce séjour au Scythe abandonné.

ÉTAN

Vous êtes observés, la fuite est impossible ;
Autour de notre enceinte une garde terrible ;
Aux peuples consternés offre de toute parts
Un rempart hérissé de piques & de dards.
Les vainqueurs ont parlé. L'esclavage en silence
Obéit à leur voix dans cette ville immense.
Chacun reste immobile & de crainte & d'horreur,
Depuis que sous le glaive est tombé l'Empereur.

ZAMTI

Il n'est donc plus ?

IDAMÉ

Ô Cieux !

ÉTAN

De ce nouveau carnage
Qui pourra retracer l'épouvantable image ?

L'Orphelin de la Chine

Son épouse, ses fils sanglants & déchirés...
Ô famille de Dieux sur la terre adorés !
Que vous dirai-je, hélas ! Leurs têtes exposées
Du vainqueur insolent excitent les risées ;
Tandis que leurs sujets tremblants de murmurer
Baissent des yeux mourants qui craignent de pleurer.
De nos honteux soldats les alfanges errantes
À genoux ont jeté leurs armes impuissantes.
Les vainqueurs fatigués dans nos murs asservis,
Lassés de leur victoire & de sang assouvis,
Publiant à la fin le terme du carnage,
Ont au lieu de la mort annoncé l'esclavage.
Mais d'un plus grand désastre on nous menace encor :
On prétend que ce Roi des fiers enfants du Nord,
Gengis-Kan, que le Ciel envoya pour détruire,
Dont les seuls lieutenants oppriment cet empire,
Dans nos murs autrefois inconnu, dédaigné,
Vient toujours implacable, & toujours indigné,
Consommer sa colère, & venger son injure.
Sa nation farouche est d'une autre nature
Que les tristes humains qu'enferment nos remparts.
Ils habitent des champs, des tentes & des chars ;
Ils se croiraient gênés dans cette ville immense.
De nos arts, de nos lois la beauté les offense.
Ces brigands vont changer en d'éternels déserts
Les murs que si longtemps admira l'univers.

IDAMÉ

Le vainqueur vient sans doute armé de la vengeance.
Dans mon obscurité j'avais quelque espérance,
Je n'en ai plus. Les Cieux, à nous nuire attachés
Ont éclairé la nuit où nous étions cachés.
Trop heureux les mortels inconnus à leur maître !

L'Orphelin de la Chine

ZAMTI

Les nôtres sont tombés : le juste Ciel peut-être
Voudra pour l'Orphelin signaler son pouvoir.
Veillons sur lui, voilà notre premier devoir.
Que nous veut ce Tartare ?

IDAMÉ

Ô Ciel ! prends ma défense.

SCÈNE IV

ZAMTI, IDAMÉ, ASSÉLI, OCTAR. Gardes

OCTAR

Esclaves, écoutez ; que votre obéissance
Soit l'unique réponse aux ordres de ma voix.
Il reste encore un fils du dernier de vos Rois ;
C'est vous qui l'élevez : votre soin téméraire
Nourrit un ennemi, dont il faut se défaire.
Je vous ordonne, au nom du vainqueur des humains,
De mettre sans tarder cet enfant dans mes mains.
Je vais l'attendre : allez, qu'on m'apporte ce gage.
Pour peu que vous tardiez, le sang & le carnage
Vont encore en ces lieux signaler son courroux,
Et la destruction commencera par vous.
La nuit vient, le jour fuit ; vous, avant qu'il finisse,
Si vous aimez la vie, allez, qu'on obéisse.

SCÈNE V

ZAMTI, IDAMÉ

Où sommes-nous réduits ? Ô monstres ! Ô terreur !
Chaque instant fait éclore une nouvelle horreur,
Et produit des forfaits dont l'âme intimidée

L'Orphelin de la Chine

Jusqu'à ce jour de sang n'avait point eu d'idée.
Vous ne répondez rien ? Vos soupirs élanés
Au Ciel qui nous accable en vain sont adressés.
Enfant de tant de Rois, faut-il qu'on sacrifie
Aux ordres d'un soldat ton innocente vie !

ZAMTI

J'ai promis, j'ai juré de conserver ses jours.

IDAMÉ

De quoi lui serviront vos malheureux secours ?
Qu'importent vos serments, vos stériles tendresses ?
Êtes-vous en état de tenir vos promesses ?
N'espérons plus.

ZAMTI

Ah ! Ciel ! Eh quoi, vous voudriez
Voir du fils de mes Rois les jours sacrifiés ?

IDAMÉ

Non, je n'y puis penser sans des torrents de larmes ;
Et si je n'étais mère, & si dans mes alarmes,
Le Ciel me permettait d'abrégé un destin
Nécessaire à mon fils élevé dans mon sein,
Je vous dirais, mourons ; & lorsque tout succombe
Sous les pas de nos Rois, descendons dans la tombe.

ZAMTI

Après l'atrocité de leur indigne sort,
Qui pourrait redouter & refuser la mort ?
Le coupable la craint, le malheureux l'appelle,
Le brave la défie, & marche au-devant d'elle ;
Le sage, qui l'attend, la reçoit sans regrets.

L'Orphelin de la Chine

IDAMÉ

Quels sont en me parlant vos sentiments secrets ?
Vous baissez vos regards, vos cheveux se hérissent,
Vous, pâlissez, vos yeux de larmes se remplissent ;
Mon cœur répond au vôtre, il sent tous vos tourments !
Mais que résolvez-vous ?

ZAMTI

De garder mes serments.
Après de cet enfant, allez, daignez m'attendre.

IDAMÉ

Mes prières, mes cris pourront-ils le défendre ?

SCÈNE VI

ZAMTI, ÉTAN

ÉTAN

Seigneur, votre pitié ne peut le conserver.
Ne songez qu'à l'État que sa mort peut sauver ;
Pour le salut du peuple il faut bien qu'il périsse.

ZAMTI

Oui... je vois qu'il faut faire un triste sacrifice.
Écoute : cet empire est-il cher à tes yeux ?
Reconnais-tu ce Dieu de la Terre & des Cieux,
Ce Dieu que sans mélange annonçaient nos ancêtres,
Méconnu par le bonze, insulté par nos maîtres ?

ÉTAN

Dans nos communs malheurs il est mon seul appui ;
Je pleure la patrie, & n'espère qu'en lui.

ZAMTI

Jure ici par son nom, par sa toute puissance,

L'Orphelin de la Chine

Que tu conservera dans l'éternel silence
Le secret qu'en ton sein je dois ensevelir.
Jure-moi que tes mains oseront accomplir
Ce que les intérêts & les lois de l'empire,
Mon devoir & mon Dieu, vont par moi te prescrire.

ÉTAN

Je le jure ; & je veux, dans ces murs désolés,
Voir nos malheurs communs sur moi seul assemblés,
Si trahissant vos vœux, & démentant mon zèle,
Ou ma bouche, ou ma main vous était infidèle.

ZAMTI

Allons, il ne m'est plus permis de reculer.

ÉTAN

De vos yeux attendris je vois des pleurs couler.
Hélas ! de tant de maux les atteintes cruelles
Laissent donc place encore à des larmes nouvelles !

ZAMTI

On a porté l'arrêt, rien ne peut le changer !

ÉTAN

On presse, & cet enfant qui vous est étranger...

ZAMTI

Étranger ? Lui, mon Roi !

ÉTAN

Notre Roi fut son père ;
Je le sais, j'en frémis : parlez, que dois-je faire ?

ZAMTI

On compte ici mes pas ; j'ai peu de liberté.
Sers-toi de la faveur de ton obscurité.

L'Orphelin de la Chine

De ce dépôt sacré tu sais quel est l'asile ;
Tu n'est point observé ; l'accès t'en est facile,
Cachons pour quelque temps cet enfant précieux
Dans le sein des tombeaux bâtis par nos aïeux.
Nous remettrons bientôt au chef de la Corée
Ce tendre rejeton d'une tige adorée.
Il peut ravir du moins à nos cruels vainqueurs
Ce malheureux enfant, l'objet de leurs terreurs.
Il peut sauver mon Roi. Je prends sur moi le reste.

ÉTAN

Et que deviendrez-vous sans ce gage funeste ?
Que pourrez-vous répondre au vainqueur irrité ?

ZAMTI

J'ai de quoi satisfaire à sa férocité.

ÉTAN

Vous, Seigneur ?

ZAMTI

Ô nature ! Ô devoir tyrannique !

ÉTAN

Eh bien !

ZAMTI

Dans son berceau saisis mon fils unique.

ÉTAN

Votre fils !

ZAMTI

Songe au Roi que tu dois conserver.
Prends mon fils... que son sang... je ne puis achever.

L'Orphelin de la Chine

ÉTAN

Ah ! que m'ordonnez-vous ?

ZAMTI

Respecte ma tendresse,
Respecte mon malheur, & surtout ma faiblesse.
N'oppose aucun obstacle à cet ordre sacré ;
Et remplis ton devoir après l'avoir juré.

ÉTAN

Vous m'avez arraché ce serment téméraire.
À quel devoir affreux me faut-il satisfaire ?
J'admire avec horreur ce dessein généreux ;
Mais si mon amitié...

ZAMTI

C'en est trop, je le veux.
Je suis père ; & ce cœur, qu'un tel arrêt déchire,
S'en est dit cent fois plus que tu ne peux m'en dire.
J'ai fait taire le sang, fait taire l'amitié.
Cours.

ÉTAN

Il faut obéir.

ZAMTI

Laisse-moi par pitié.

SCÈNE VII

ZAMTI, seul

J'ai fait taire le sang ! Ah trop malheureux père !
J'entends trop cette voix si fatale, & si chère.
Ciel, impose silence aux cris de ma douleur.
Mon épouse, mon fils, me déchirent le cœur.

L'Orphelin de la Chine

De ce cœur effrayé cache-moi la blessure.

L'homme est trop faible, hélas ! pour dompter la nature.

Que peut-il par lui-même ? Achève, soutiens-moi ;

Affermis la vertu prête à tomber sans toi.

@

L'Orphelin de la Chine

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

ZAMTI, seul

Étan auprès de moi tarde trop à se rendre.
Il faut que je lui parle, & je crains de l'entendre.
Je tremble malgré moi de son fatal retour.
Ô mon fils, mon cher fils, as-tu perdu le jour ?
Aura-t-on consommé ce fatal sacrifice ?
Je n'ai pu de ma main te conduire au supplice ;
Je n'en eus pas la force. En ai-je assez au moins
Pour apprendre l'effet de mes funestes soins ?
En ai-je encore assez pour cacher mes alarmes ?

SCÈNE II

ZAMTI, ÉTAN

ZAMTI

Viens, ami... Je t'entends... je sais tout par tes larmes.

ÉTAN

Votre malheureux fils...

ZAMTI

Arrête ; parle-moi

De l'espoir de l'empire, & du fils de mon Roi ;
Est-il en sûreté ?

ÉTAN

Les tombeaux de ses pères
Cachent à nos tyrans sa vie & ses misères.
Il vous devra des jours pour souffrir commencés,
Présent fatal peut-être.

L'Orphelin de la Chine

ZAMTI

Il vit : c'en est assez.

Ô vous, à qui je rends ces services fidèles,
Ô mes Rois ! pardonnez mes larmes paternelles.

ÉTAN

Osez-vous en ces lieux gémir en liberté ?

ZAMTI

Où porter ma douleur, & ma calamité ?
Et comment désormais soutenir les approches,
Le désespoir, les cris, les éternels reproches,
Les imprécations d'une mère en fureur ?
Encor si nous pouvions prolonger son erreur ?

ÉTAN

On a ravi son fils dans sa fatale absence :
À nos cruels vainqueurs on conduit son enfance ?
Et soudain j'ai volé pour donner mon secours
Au fatal Orphelin, dont on poursuit les jours.

ZAMTI

Ah ! du moins, cher Étan, si tu pouvais lui dire
Que nous avons livré l'héritier de l'empire ;
Que j'ai caché mon fils, qu'il est en sûreté.
Imposons quelque temps à sa crédulité.
Hélas ! la vérité si souvent est cruelle !
On l'aime ; & les humains sont malheureux par elle.
Allons... Ciel ! elle-même approche de ces lieux ;
La douleur & la mort sont peintes dans ses yeux.

L'Orphelin de la Chine

SCÈNE III

ZAMTI, IDAMÉ

IDAMÉ

Qu'ai-je vu ? Qu'a-t-on fait ? Barbare, est-il possible ?
L'avez-vous commandé, ce sacrifice horrible ?
Non je ne puis le croire, & le Ciel irrité
N'a pas dans votre sein mis tant de cruauté ;
Non, vous ne serez point plus dur & plus barbare
Que la loi du vainqueur, & le fer du Tartare.
Vous pleurez, malheureux !

ZAMTI

Ah ! pleurez avec moi ;
Mais avec moi songez à sauver votre Roi.

IDAMÉ

Que j'immole mon fils !

ZAMTI

Telle est notre misère :
Vous êtes citoyenne avant que d'être mère.

IDAMÉ

Quoi ! sur toi la nature a si peu de pouvoir !

ZAMTI

Elle n'en a que trop ; mais moins que mon devoir ;
Et je dois plus au sang de mon malheureux maître,
Qu'à cet enfant obscur à qui j'ai donné l'être.

IDAMÉ

Non, je ne connais plus cette horrible vertu.
J'ai vu nos murs en cendre, & ce trône abattu ;
J'ai pleuré de nos Rois les disgrâces affreuses ;

L'Orphelin de la Chine

Mais par quelles fureurs, encor plus douloureuses,
Veux-tu, de ton épouse avançant le trépas,
Livrer le sang d'un fils qu'on ne demande pas ?
Ces Rois ensevelis, disparus dans la poudre,
Sont-ils pour toi des Dieux dont tu craignes la foudre ?
À ces Dieux impuissants, dans la tombe endormis,
As-tu fait le serment d'assassiner ton fils ?
Hélas ! Grands & petits, & sujets, & monarques,
Distingués un moment, par de frivoles marques,
Égaux par la nature, égaux par le malheur,
Tout mortel est chargé de sa propre douleur :
Sa peine lui suffit, & dans ce grand naufrage,
Rassembler nos débris, voilà notre partage.
Où serais-je, grand Dieu ! si ma crédulité
Eût tombé dans le piège à mes pas présenté ;
Après du fils des Rois si j'étais demeurée,
La victime aux bourreaux allait être livrée ;
Je cessais d'être mère ; & le même couteau
Sur le corps de mon fils me plongeait au tombeau.
Grâces à mon amour, inquiète, troublée,
À ce fatal berceau l'instinct m'a rappelée ;
J'ai vu porter mon fils à nos cruels vainqueurs ;
Mes mains l'ont arraché des mains des ravisseurs.
Barbare, ils n'ont point eu ta fermeté cruelle !
J'en ai chargé soudain cette esclave fidèle,
Qui soutient de son lait ses misérables jours,
Ces jours qui périssaient sans moi, sans mon secours ;
J'ai conservé le sang du fils & de la mère,
Et j'ose dire encor, de son malheureux père.

ZAMTI

Quoi ! Mon fils est vivant !

L'Orphelin de la Chine

IDAMÉ

Oui, rends grâces au Ciel,
Malgré toi favorable à ton cœur paternel.
Repens-toi.

ZAMTI

Dieu des Cieux, pardonnez cette joie
Qui se mêle un moment aux pleurs où je me noie !
Ô ma chère Idamé, ces moments seront courts.
Vainement de mon fils vous prolongiez les jours ;
Vainement vous cachiez cette fatale offrande.
Si nous ne donnons pas le sang qu'on nous demande,
Nos tyrans soupçonneux seront bientôt vengés ;
Nos citoyens tremblants avec nous égorgés,
Vont payer de vos soins les efforts inutiles ;
De soldats entourés, nous n'avons plus d'asiles.
Et mon fils qu'au trépas vous croyez arracher,
À l'œil qui le poursuit ne peut plus se cacher.
Il faut subir son sort.

IDAMÉ

Ah ! cher époux, demeure ;
Écoute-moi, du moins.

ZAMTI

Hélas !... il faut qu'il meure.

IDAMÉ

Qu'il meure ! Arrête, tremble, & crains mon désespoir,
Crains sa mère.

ZAMTI

Je crains de trahir mon devoir.
Abandonnez le vôtre, abandonnez ma vie
Aux détestables mains d'un conquérant impie.

L'Orphelin de la Chine

C'est mon sang qu'à Gengis il vous faut demander ;
Allez, il n'aura pas de peine à l'accorder.
Dans le sang d'un époux trempez vos mains perfides,
Allez, ce jour n'est fait que pour des parricides.
Comblez-en les horreurs, trahissez à la fois
Et le Ciel, & l'empire, & le sang de vos Rois.

IDAMÉ

De mes Rois ! Va, te dis-je, ils n'ont rien à prétendre.
Je ne dois point mon sang en tribut à leur cendre.
Va, le nom de sujet n'est pas plus saint pour nous ;
Que ces noms si sacrés & de père & d'époux.
La nature et l'hymen, voilà les lois premières,
Les devoirs, les liens des nations entières :
Ces lois viennent des Dieux ; le reste est des humains.
Ne me fais point haïr le sang des souverains :
Oui, sauvons l'orphelin d'un vainqueur homicide :
Mais ne le sauvons pas au prix d'un parricide.
Que les jours de mon fils n'achètent point ses jours.
Loin de l'abandonner, je vole à son secours.
Je prends pitié de lui ; prends pitié de toi-même,
De ton fils innocent, de sa mère qui t'aime.
Je ne menace plus : je tombe à tes genoux.
Ô père infortuné, cher & cruel époux,
Pour qui j'ai méprisé, tu t'en souviens peut-être,
Ce mortel qu'aujourd'hui le sort a fait ton maître ;
Accorde-moi mon fils, accorde-moi ce sang
Que le plus pur amour a formé dans mon flanc ;
Et ne résiste point au cri terrible & tendre
Qu'à tes sens désolés l'amour a fait entendre !

ZAMTI

Ah ! c'est trop abuser du charme & du pouvoir
Dont la nature & vous combattent mon devoir.

L'Orphelin de la Chine

Trop faible épouse, hélas, si vous pouviez connaître !...

IDAMÉ

Je suis faible, oui, pardonne ; une mère doit l'être.
Je n'aurai pas de toi ce reproche à souffrir,
Quand il faudra te suivre, & qu'il faudra mourir.
Cher époux, si tu peux au vainqueur sanguinaire,
À la place du fils sacrifier la mère,
Je suis prête : Idamé ne se plaindra de rien,
Et mon cœur est encore aussi grand que le tien.

ZAMTI

Oui, j'en crois ta vertu.

SCÈNE IV

ZAMTI, IDAMÉ, OCTAR. Gardes

OCTAR

Quoi ! vous osez reprendre
Ce dépôt que ma voix vous ordonna de rendre ?
Soldats, suivez leurs pas, & me répondez d'eux ;
Saisissez cet enfant qu'il cachent à mes yeux.
Allez : votre Empereur en ces lieux va paraître.
Apportez la victime aux pieds de votre maître.
Soldats, veillez sur eux.

ZAMTI

Je suis prêt d'obéir
Vous aurez cet enfant.

IDAMÉ

Je ne le puis souffrir.
Non, vous ne l'obtiendrez, cruels, qu'avec ma vie.

L'Orphelin de la Chine

OCTAR

Qu'on fasse retirer cette femme hardie.
Voici votre Empereur : ayez soin d'empêcher
Que tous ces vils captifs osent en approcher.

SCÈNE V

GENGIS, OCTAR, OSMAN. Troupe de guerriers

GENGIS

On a poussé trop loin le droit de ma conquête.
Que le glaive se cache, & que la mort s'arrête.
Je veux que les vaincus respirent désormais.
J'envoyai la terreur, & j'apporte la paix.
La mort du fils des Rois suffit à ma vengeance :
Étouffons dans son sang la fatale semence
Des complots éternels & des rébellions,
Qu'un fantôme de prince inspire aux nations.
Sa famille est éteinte, il vit ; il doit la suivre.
Je n'en veux qu'à des Rois, mes sujets doivent vivre.
Cessez de mutiler tous ces grand monuments,
Ces prodiges des arts consacrés par les temps,
Respectez-les, ils sont le prix de mon courage.
Qu'on cesse de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives de lois, ce vaste amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'est utile ;
Elle occupe ce peuple, & le rend plus docile.
Octar, je vous destine à porter mes drapeaux
Aux lieux où le soleil renaît du sein des eaux.

(À un de ses suivants)

Vous dans l'Inde soumise, humble dans sa défaite,
Soyez de mes décrets le fidèle interprète ;
Tandis qu'en Occident je fais voler mon fils

L'Orphelin de la Chine

Des murs de Samarcande aux bords du Tanaïs.
Sortez ; demeure, Octar.

SCÈNE VI

GENGIS, OCTAR

GENGIS

Eh bien ! pouvais-tu croire

Que le sort m'élevât à ce comble de gloire ?
Je foule aux pieds ce trône ; & je règne en des lieux,
Où mon front avili n'osa lever les yeux.
Voici donc ce palais, cette superbe ville,
Où, caché dans la foule, & cherchant un asile,
J'essuyai les mépris, qu'à l'abri du danger
L'orgueilleux citoyen prodigue à l'étranger.
On dédaignait un Scythe ; & la honte & l'outrage
De mes vœux mal conçus devinrent le partage.
Une femme ici même a refusé la main
Sous qui depuis cinq ans tremble le genre humain.

OCTAR

Quoi ! dans ce haut degré de gloire & de puissance,
Quand le monde à vos pieds se prosterne en silence,
D'un tel ressouvenir vous seriez occupé !

GENGIS

Mon esprit, je l'avoue, en fut toujours frappé.
Des affronts attachés à mon humble fortune,
C'est le seul dont je garde une idée importune.
Je n'eus que ce moment de faiblesse & d'erreur :
Je crus trouver ici le repos de mon cœur.
Il n'est point dans l'éclat dont le sort m'environne ;
La gloire le promet, l'amour, dit-on, le donne.
J'en conserve un dépit trop indigne de moi :

L'Orphelin de la Chine

Mais au moins je voudrais qu'elle connût son Roi,
Que son œil entrevît, du sein de la bassesse,
De qui son imprudence outragea la tendresse ;
Qu'à l'aspect des grandeurs qu'elle eût pu partager,
Son désespoir secret servît à me venger.

OCTAR

Mon oreille, Seigneur, était accoutumée
Aux cris de la victoire & de la renommée,
Au bruit des murs fumants renversés sous vos pas,
Et non à ces discours que je ne conçois pas.

GENGIS

Non, depuis qu'en ces lieux mon âme fut vaincue,
Depuis que ma fierté fut ainsi confondue,
Mon cœur s'est désormais défendu sans retour
Tous ces vils sentiments qu'ici on nomme amour ;
Idamé, je l'avoue, en cette âme égarée,
Fit une impression que j'avais ignorée.
Dans nos antres du Nord, dans nos stériles champs,
Il n'est point de beauté qui subjugue nos sens.
De nos travaux grossiers les compagnes sauvages
Partageaient l'âpreté de nos mâles courages.
Un poison tout nouveau me surprit en ces lieux :
La tranquille Idamé le portait en ses yeux :
Ses paroles, ses traits respiration l'art de plaire :
Je rends grâce au refus qui nourrit ma colère ;
Son mépris dissipa ce charme suborneur,
Ce charme inconcevable & souverain du cœur.
Mon bonheur m'eût perdu ; mon âme toute entière
Se doit aux grands objets de ma vaste carrière.
J'ai subjugué le monde, & j'aurais soupiré !
Ce trait injurieux dont je fus déchiré,
Ne rentrera jamais dans mon âme offensée.

L'Orphelin de la Chine

Je bannis sans regret cette lâche pensée.
Une femme sur moi n'aura point ce pouvoir ;
Je la veux oublier : je ne veux point la voir,
Qu'elle pleure à loisir sa fierté trop rebelle ;
Octar, je vous défends que l'on s'informe d'elle.

OCTAR

Vous avez en ces lieux des soins plus importants.

GENGIS

Oui, je me souviens trop de tant d'égarements.

SCÈNE VII

GENGIS, OCTAR, OSMAN

OSMAN

La victime, Seigneur, allait être égorgée :
Une garde autour d'elle était déjà rangée.
Mais un événement, que je n'attendais pas,
Demande un nouvel ordre, & suspend son trépas :
Une femme éperdue, & de larmes baignée,
Arrive, tend les bras à la garde indignée ;
Et nous surprenant tous par ses cris forcenés,
Arrêtez, c'est mon fils que vous assassinez.
C'est mon fils, on vous trompe au choix de la victime.
Le désespoir affreux, qui parle & qui l'anime,
Ses yeux, son front, sa voix, ses sanglots, ses clameurs,
Sa fureur intrépide au milieu de ses pleurs,
Tout semblait annoncer, par ce grand caractère,
Le cri de la nature, & le cœur d'une mère.
Cependant son époux devant nous appelé,
Non moins éperdu qu'elle, & non moins accablé,
Mais sombre & recueilli dans sa douleur funeste,
De nos Rois, a-t-il dit, voilà ce qui nous reste ;

L'Orphelin de la Chine

Frappez ; voilà le sang que vous me demandez.
De larmes en parlant les yeux sont inondés.
Cette femme à ces mots d'un froid mortel saisie,
Longtemps sans mouvement, sans couleur & sans vie,
Ouvrant enfin les yeux d'horreurs appesantis,
Dès qu'elle a pu parler a réclamé son fils.
Le mensonge n'a point des douleurs si sincères ;
On ne versa jamais de larmes plus amères.
On doute, on examine, & je reviens confus
Demander à vos pieds vos ordres absolus.

GENGIS

Je saurai démêler un pareil artifice,
Et qui m'a pu tromper est sûr de son supplice.
Ce peuple de vaincus prétend-il m'aveugler ?
Et veut-on que le sang recommence à couler ?

OCTAR

Cette femme ne peut tromper votre prudence.
Du fils de l'Empereur elle a conduit l'enfance.
Aux enfants de son maître on s'attache aisément.
Le danger, le malheur ajoute au sentiment.
Le fanatisme alors égale la nature ;
Et sa douleur si vraie ajoute à l'imposture.
Bientôt de son secret perçant l'obscurité,
Vos yeux dans cette nuit répandront la clarté.

GENGIS

Quelle est donc cette femme ?

OCTAR

On dit qu'elle est unie
À l'un de ces lettrés que respectait l'Asie,
Qui trop enorgueillis du faste de leurs lois,

L'Orphelin de la Chine

Sur leur vain tribunal osaient braver cent Rois.
Leur foule est innombrable ; ils sont tous dans les chaînes ;
Ils connaîtront enfin des lois plus souveraines.
Zamti c'est là le nom de cet esclave altier,
Qui veillait sur l'enfant qu'on doit sacrifier.

GENGIS

Allez interroger ce couple condamnable ;
Tirez la vérité de leur bouche coupable ;
Que nos guerriers surtout, à leur poste fixés,
Veillent dans tous les lieux ou je les ai placés ;
Qu'aucun d'eux ne s'écarte : on parle de surprise ;
Les Coréens, dit-on, tentent quelque entreprise ;
Vers les rives du fleuve on a vu des soldats.
Nous saurons quels mortels s'avancent au trépas,
Et si l'on veut forcer les enfants de la guerre
À porter le carnage aux bornes de la Terre.

@

L'Orphelin de la Chine

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

GENGIS, OSMAN. Troupe de guerriers

GENGIS.

A-t-on de ces captifs éclairci l'imposture ?
A-t-on connu leur crime, & vengé mon injure ?
Ce fantôme de prince à leur garde commis,
Entre les mains d'Octar est-il enfin remis ?

OSMAN

Il cherche à pénétrer dans ce sombre mystère :
À l'aspect des tourments ce mandarin sévère
Persiste en sa réponse avec tranquillité.
Il semble sur son front porter la vérité.
Son épouse en tremblant nous répond par des larmes.
Sa plainte, sa douleur augmente encor ses charmes.
De pitié malgré nous nos cœurs étaient surpris,
Et nous nous étonnions de nous voir attendris.
Jamais rien de si beau ne frappa notre vue.
Seigneur, le croiriez-vous ? Cette femme éperdue
À vos sacrés genoux demande à se jeter.
Que le vainqueur des Rois daigne enfin m'écouter.
Il pourra d'un enfant protéger l'innocence.
Malgré ses cruautés j'espère en sa clémence ;
Puisqu'il est tout-puissant il sera généreux ;
Pourrait-il rebuter les pleurs des malheureux ?
C'est ainsi qu'elle parle ; & j'ai dû lui promettre
Qu'à vos pieds en ces lieux vous daignerez l'admettre.

GENGIS

De ce mystère enfin je dois être éclairci.

(À sa suite)

L'Orphelin de la Chine

Oui, qu'elle vienne ; allez, & qu'on l'amène ici.
Qu'elle ne pense pas que par de vaines plaintes,
Des soupirs affectés, & quelques larmes feintes,
Aux yeux d'un conquérant on puisse en imposer.
Les femmes de ces lieux ne peuvent m'abuser.
Je n'ai que trop connu leurs larmes infidèles,
Et mon cœur dès longtemps s'est affermi contre elles.
Elle cherche un honneur dont dépendra son sort,
Et vouloir me tromper, c'est demander la mort.

OSMAN

Voilà cette captive à vos pieds amenée.

GENGIS

Que vois-je ! Est-il possible ! Ô Ciel, ô destinée !
Ne me trompai-je point ? Est-ce un songe, une erreur ?
C'est Idamé, c'est elle, & mes sens....

SCÈNE II

GENGIS, IDAMÉ, OCTAR, OSMAN. Gardes

IDAMÉ

Ah ! Seigneur,
Tranchez les tristes jours d'une femme éperdue.
Vous devez vous venger, je m'y suis attendue ;
Mais, Seigneur, épargnez un enfant innocent.

GENGIS

Rassurez-vous ; sortez de cet effroi pressant...
Ma surprise, Madame, est égale à la vôtre...
Le destin qui fait tout nous trompa l'un & l'autre.
Les temps sont bien changés : mais si l'ordre des Cieux,
D'un habitant du Nord, méprisable à vos yeux,
A fait un conquérant, sous qui tremble l'Asie,

L'Orphelin de la Chine

Ne craignez rien pour vous ; votre Empereur oublie
Les affronts qu'en ces lieux essuya Témugin.
J'immole à ma victoire, à mon trône, au destin,
Le dernier rejeton d'une race ennemie.
Le repos de l'État me demande sa vie.
Il faut qu'entre mes mains ce dépôt soit livré.
Votre cœur sur un fils doit être rassuré.
Je le prends sous ma garde.

IDAMÉ

À peine je respire.

GENGIS

Mais de la vérité, Madame, il faut m'instruire.
Quel indigne artifice ose-t-on m'opposer ?
De vous, de votre époux, qui prétend m'imposer ?

IDAMÉ

Ah ! des infortunés épargnez la misère.

GENGIS

Vous savez si je dois haïr ce téméraire.

IDAMÉ

Vous, Seigneur !

GENGIS

J'en dis trop, & plus que je ne veux.

IDAMÉ

Ah ! rendez-moi, Seigneur, un enfant malheureux.
Vous me l'avez promis, sa grâce est prononcée.

GENGIS

Sa grâce est dans vos mains : ma gloire est offensée,
Mes ordres méprisés, mon pouvoir avili ;

L'Orphelin de la Chine

En un mot vous savez jusqu'où je suis trahi ;
C'est peu de m'enlever le sang que je demande,
De me désobéir alors que je commande,
Vous êtes dès longtemps instruite à m'outrager ;
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je dois me venger.
Votre époux !... ce seul nom le rend assez coupable.
Quel est donc ce mortel pour vous si respectable,
Qui sous ses lois, Madame, a pu vous captiver ?
Quel est cet insolent qui pense me braver ?
Qu'il vienne.

IDAMÉ

Mon époux vertueux & fidèle,
Objet infortuné de ma douleur mortelle,
Servit son Dieu, son Roi, rendit mes jours heureux.

GENGIS

Qui ?... lui ?... mais depuis quand formâtes-vous ces nœuds ?

IDAMÉ

Depuis que loin de nous le sort qui vous seconde
Eût entraîné vos pas pour le malheur du monde.

GENGIS

J'entends, depuis le jour que je fus outragé ;
Depuis que de vous deux je dus être vengé ;
Depuis que vos climats ont mérité ma haine.

SCÈNE III

GENGIS, OCTAR, OSMAN, (*d'un côté*),
IDAMÉ, ZAMTI, (*de l'autre*). Gardes

GENGIS

Parle ; as-tu satisfait à ma loi souveraine ?
As-tu mis dans mes mains le fils de l'Empereur ?

L'Orphelin de la Chine

ZAMTI

J'ai rempli mon devoir ; c'en est fait, oui, Seigneur.

GENGIS

Tu sais si je punis la fraude & l'insolence ;
Tu sais que rien n'échappe aux coups de ma vengeance ;
Que si le fils des Rois par toi m'est enlevé,
Malgré ton imposture il sera retrouvé,
Que son trépas certain va suivre ton supplice.

à ses gardes

Mais je veux bien le croire. Allez, & qu'on saisisse
L'enfant que cet esclave a remis en vos mains.
Frappez.

ZAMTI

Malheureux père !

IDAMÉ

Arrêtez, inhumains.

Ah, Seigneur, est-ce ainsi que la pitié vous presse ?
Est-ce ainsi qu'un vainqueur sait tenir sa promesse ?

GENGIS

Est-ce ainsi qu'on m'abuse, & qu'on croit me jouer ?
C'en est trop ; écoutez, il faut tout m'avouer.
Sur cet enfant, Madame, expliquez-vous sur l'heure,
Instruisez-moi de tout ; répondez, ou qu'il meure.

IDAMÉ

Eh bien, mon fils l'emporte ; & si dans mon malheur,
L'aveu que la nature arrache à ma douleur
Est encore à vos yeux une offense nouvelle ;
S'il faut toujours du sang à votre âme cruelle,
Frappez ce triste cœur qui cède à son effroi,
Et sauvez un mortel plus généreux que moi.

L'Orphelin de la Chine

Seigneur, il est trop vrai que notre auguste maître,
Qui sans vos seuls exploits n'eût point cessé de l'être,
A remis à mes mains, aux mains de mon époux,
Ce dépôt respectable à tout autre qu'à vous.
Seigneur, assez d'horreurs suivaient votre victoire,
Assez de cruautés ternissaient tant de gloire.
Dans les fleuves de sang tant d'innocents plongés,
L'Empereur & sa femme, & cinq fils égorgés,
Le fer de tout côtés dévastant cet empire,
Tous ces champs de carnage auraient dû vous suffire.
Un Barbare en ces lieux est venu demander
Ce dépôt précieux, que j'aurais dû garder ;
Ce fils de tant de Rois, notre unique espérance.
À cet ordre terrible, à cette violence,
Mon époux, inflexible en sa fidélité,
N'a vu que son devoir, & n'a point hésité.
Il a livré son fils. La nature outragée
Vainement déchirait son âme partagée ;
Il imposait silence à ses cris douloureux.
Vous deviez ignorer ce sacrifice affreux.
J'ai dû plus respecter sa fermeté sévère.
Je devais l'imiter ; mais enfin je suis mère.
Mon âme est au-dessous d'un si cruel effort.
Je n'ai pu de mon fils consentir à la mort.
Hélas ! au désespoir que j'ai trop fait paraître,
Une mère aisément pouvait se reconnaître.
Voyez de cet enfant le père confondu,
Qui ne vous a trahi qu'à force de vertu.
L'un n'attend son salut que de son innocence,
Et l'autre est respectable alors qu'il vous offense.
Ne punissez que moi, qui trahis à la fois,
Et l'époux que j'admire, & le sang de mes Rois.
Digne époux, digne objet de toute ma tendresse,

L'Orphelin de la Chine

La pitié maternelle est ma seule faiblesse ;
Mon sort suivra le tien, je meurs si tu péris.
Pardonne-moi du moins d'avoir sauvé ton fils ;

ZAMTI

Je t'ai tout pardonné ; je n'ai plus à me plaindre ;
Pour le sang de mon Roi je n'ai plus rien à craindre,
Ses jours sont assurés.

GENGIS

Traître, ils ne le sont pas ;
Va réparer ton crime, ou subir ton trépas.

ZAMTI

Le crime est d'obéir à des ordres injustes.
La souveraine voix de mes maîtres augustes
Du sein de leurs tombeaux parle plus haut que toi.
Tu fus notre vainqueur, & tu n'es pas mon Roi.
Si j'étais ton sujet, je te serais fidèle.
Arrache-moi la vie, & respecte mon zèle.
Je t'ai livré mon fils, j'ai pu te l'immoler ;
Penses-tu que pour moi je puisse encor trembler ?

GENGIS

Qu'on l'ôte de mes yeux.

IDAMÉ

Ah ! daignez...

GENGIS

Qu'on l'entraîne.

IDAMÉ

Non, n'accablez que moi des traits de votre haine.
Cruel ! Qui m'aurait dit que j'aurais par vos coups
Perdu mon Empereur, mon fils & mon époux ?

L'Orphelin de la Chine

Quoi ! votre âme jamais ne peut être amollie !

GENGIS

Allez, suivez l'époux à qui le sort vous lie.
Est-ce à vous de prétendre encore à me toucher ?
Et quel droit avez-vous de me rien reprocher ?

IDAMÉ

Ah ! je l'avais prévu ; je n'ai plus d'espérance.

GENGIS

Allez, dis-je, Idamé, si jamais la clémence
Dans mon cœur malgré moi pouvait encore entrer,
Vous sentez quels affronts il faudrait réparer.

SCÈNE IV

GENGIS, OCTAR

GENGIS

D'où vient que je gémiss ? D'où vient que je balance ?
Quel Dieu parlait en elle & prenait sa défense ?
Est-il dans les vertus, est-il dans la beauté
Un pouvoir au-dessus de mon autorité ?
Ah ! demeurez, Octar, je me crains, je m'ignore ;
Il me faut un ami ; je n'en eus point encore ;
Mon cœur en a besoin.

OCTAR

Puisqu'il faut vous parler,
S'il est des ennemis qu'on vous doive immoler ;
Si vous voulez couper d'une race odieuse,
Dans ses derniers rameaux, la tige dangereuse,
Précipitez sa perte ; il faut que la rigueur,
Trop nécessaire appui du trône d'un vainqueur,

L'Orphelin de la Chine

Frappe sans intervalle un coup sûr & rapide.
C'est un torrent qui passe en son cours homicide.
Le temps ramène l'ordre & la tranquillité ;
Le peuple se façonne à la docilité :
De ses premiers malheurs l'image est affaiblie ;
Bientôt il les pardonne, & même il les oublie.
Mais lorsque goutte à goutte on fait couler le sang ;
Qu'on ferme avec lenteur & qu'on r'ouvre le flanc,
Que les jours renaissants ramènent le carnage,
Le désespoir tient lieu de force & de courage,
Et fait d'un peuple faible un peuple d'ennemis,
D'autant plus dangereux qu'ils étaient plus soumis.

GENGIS

Quoi ! c'est cette Idamé ! quoi ! c'est là cette esclave !
Quoi ! l'hymen l'a soumise au mortel qui me brave !

OCTAR

Je conçois que pour elle il n'est point de pitié,
Vous ne lui devez plus que votre inimitié.
Cet amour, dites-vous, qui vous toucha pour elle,
Fut d'un feu passager la légère étincelle.
Ses imprudents refus, la colère, & le temps,
En ont éteint dans vous les restes languissants.
Elle n'est à vos yeux qu'une femme coupable,
D'un criminel obscur épouse méprisable.

GENGIS

Il en sera puni, je le dois, je le veux :
Ce n'est pas avec lui que je suis généreux.
Moi, laisser respirer un vaincu que j'abhorre !
Un esclave ! un rival !

L'Orphelin de la Chine

OCTAR

Pourquoi vit-il encore ?

Vous êtes tout-puissant, & n'êtes point vengé !

GENGIS

Juste Ciel ! À ce point mon cœur serait changé !

C'est ici que ce cœur connaîtrait les alarmes,

Vaincu par la beauté, désarmé par les larmes,

Dévorant mon dépit, & mes soupirs honteux !

Moi, rival d'un esclave, & d'un esclave heureux !

Je souffre qu'il respire, & cependant on l'aime ;

Je respecte Idamé jusqu'en son époux même :

Je crains de la blesser en enfonçant mes coups

Dans le cœur détesté de cet indigne époux.

Est-il bien vrai que j'aime ? Est-ce moi qui soupire ?

Qu'est-ce donc que l'amour ? A-t-il donc tant d'empire ?

OCTAR

Je n'appris qu'à combattre, à marcher sous vos lois.

Mes chars & mes coursiers, mes flèches, mon carquois,

Voilà mes passions, & ma seule science.

Des caprices du cœur j'ai peu d'intelligence.

Je connais seulement la victoire & nos mœurs ;

Les captives toujours ont suivi leurs vainqueurs.

Cette délicatesse importune, étrangère,

Dément votre fortune & votre caractère.

Et qu'importe pour vous qu'une esclave de plus

Attende en gémissant vos ordres absolus ?

GENGIS

Qui connaît mieux que moi jusqu'où va ma puissance ?

Je puis, je le sais trop, user de violence.

Mais quel bonheur honteux, cruel, empoisonné,

D'assujettir un cœur qui ne s'est point donné,

L'Orphelin de la Chine

De ne voir en des yeux, dont on sent les atteintes,
Qu'un nuage de pleurs & d'éternelles craintes,
Et de ne posséder, dans sa funeste ardeur,
Qu'une esclave tremblante à qui l'on fait horreur !
Les monstres des forêts qu'habitent nos Tartares,
Ont des jours plus sereins, des amours moins barbares.
Enfin, il faut tout dire ; Idamé prit sur moi
Un secret ascendant, qui m'imposait la loi.
Je tremble que mon cœur aujourd'hui s'en souviennne.
J'en étais indigné ; son âme eut sur la mienne,
Et sur mon caractère, & sur ma volonté,
Un empire plus sûr & plus illimité,
Que je n'en ai reçu des mains de la victoire
Sur cent rois détrônés, accablés de ma gloire :
Voilà ce qui tantôt excitait mon dépit.
Je la veux pour jamais chasser de mon esprit ;
Je me rends tout entier à ma grandeur suprême,
Je l'oublie, elle arrive, elle triomphe, & j'aime.

SCÈNE V

GENGIS, OCTAR, OSMAN

GENGIS

Eh bien, que résoud-elle ? Et que m'apprenez-vous ?

OSMAN

Elle est prête à périr auprès de son époux,
Plutôt que découvrir l'asile impénétrable
Où leurs soins ont caché cet enfant misérable.
Ils jurent d'affronter le plus cruel trépas.
Son époux la retient tremblante entre ses bras.
Il soutient sa confiance, il l'exhorte au supplice.
Ils demandent tous deux que la mort les unisse.

L'Orphelin de la Chine

Tout un peuple autour d'eux pleure & frémit d'effroi.

GENGIS

Idamé, dites-vous, attend la mort de moi ?

Ah ! rassurez son âme, & faites-lui connaître

Que ses jours sont sacrés, qu'ils font chers à son maître.

C'en est assez, volez.

SCÈNE VI

GENGIS, OCTAR

OCTAR

Quels ordres donnez-vous

Sur cet enfant des Rois qu'on dérobe à nos coups ?

GENGIS

Aucun.

OCTAR

Vous commandiez que notre vigilance

Aux mains d'Idamé même enlevât son enfance ?

GENGIS

Qu'on respecte Idamé. Cher Octar, hâte-toi

De forcer son époux à fléchir sous ma loi.

C'est peu de cet enfant, c'est peu de son supplice ;

Il faut bien qu'il me fasse un plus grand sacrifice.

OCTAR

Lui ?

GENGIS

Sans doute.

OCTAR

Seigneur avez-vous pu penser

L'Orphelin de la Chine

Qu'à de tels sentiments il puisse s'abaisser ?
Voulez-vous enhardir son audace funeste ?

GENGIS

Je veux qu'Idamé vive ; ordonne tout le reste.
Allons.

OCTAR

Qu'allez-vous faire ? Eh ! quel est votre espoir ?

GENGIS

De lui parler encor, de l'aimer, de la voir,
D'être aimé de l'ingrate, ou de me venger d'elle,
De la punir ; tu vois ma faiblesse nouvelle.
Emporté, malgré moi, par de contraires vœux,
Je frémis, & j'ignore encor ce que je veux.

@

L'Orphelin de la Chine

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

GENGIS. Troupe de guerriers tartares

Ainsi la liberté, le repos & la paix,
Ce but de mes travaux me fuira pour jamais ?
Je ne puis être à moi ! D'aujourd'hui je commence
À sentir tout le poids de ma triste puissance.
Je cherchais Idamé : je ne vois près de moi
Que ces chefs importuns qui fatiguent leur Roi.

(À sa suite)

Allez ; au pied des murs hâtez-vous de vous rendre ;
L'insolent Coréen ne pourra nous surprendre.
Ils ont proclamé Roi cet enfant malheureux ;
Et sa tête à la main je marcherai contre eux.
Pour la dernière fois que Zamti m'obéisse ;
J'ai trop de cet enfant différé le supplice.

(Il reste seul)

Allez. Ces soins cruels à mon sort attachés
Gênent trop mes esprits d'un autre soin touchés.
Ce peuple à contenir, ces vainqueurs à conduire,
Des périls à prévoir, des complots à détruire ;
Que tout pèse à mon cœur en secret tourmenté !
Ah ! je fus plus heureux dans mon obscurité !

SCÈNE II

GENGIS, OCTAR

GENGIS

Eh bien, avez-vous vu ce mandarin farouche ?

L'Orphelin de la Chine

OCTAR

Nul péril ne l'émeut, nul respect ne le touche.
Seigneur, en votre nom j'ai rougi de parler
À ce vil ennemi qu'il fallait immoler.
D'un œil d'indifférence il a vu le supplice ;
Il répète les noms de devoir, de justice ;
Il brave la victoire : on dirait que sa voix
Du haut d'un tribunal nous dicte ici des lois.
Confondez avec lui son épouse rebelle.
Ne vous abaissez point à soupirer pour elle ;
Et détournez les yeux de ce couple proscrit,
Qui vous ose braver quand la Terre obéit.

GENGIS

Non, je ne reviens point encor de ma surprise.
Quels sont donc ces humains que mon bonheur maîtrise ?
Quels sont ces sentiments qu'au fond de nos climats
Nous ignorions encore, & ne soupçonnions pas ?
À son Roi, qui n'est plus, immolant la nature,
L'un voit périr son fils sans crainte & sans murmure,
L'autre pour son époux est prête à s'immoler ;
Rien ne peut les fléchir, rien ne les fait trembler.
Que dis-je ? si j'arrête une vue attentive
Sur cette nation désolée & captive,
Malgré moi je l'admire en lui donnant des fers.
Je vois que ses travaux ont instruit l'univers ;
Je vois un peuple antique, industriel, immense ;
Ses Rois sur la sagesse ont fondé leur puissance ;
De leurs voisins soumis heureux législateurs,
Gouvernant sans conquête, & régnant par les mœurs.
Le Ciel ne nous donna que la force en partage.
Nos arts sont les combats, détruire est notre ouvrage.
Ah ! de quoi m'ont servi tant de succès divers ?

L'Orphelin de la Chine

Quel fruit me revient-il des pleurs de l'univers ?
Nous rougissons de sang le char de la victoire :
Peut-être qu'en effet il est une autre gloire.
Mon cœur est en secret jaloux de leurs vertus,
Et vainqueur, je voudrais égaler les vaincus.

OCTAR

Pouvez-vous de ce peuple admirer la faiblesse ?
Quel mérite ont des arts, enfants de la mollesse,
Qui n'ont pu les sauver des fers & de la mort ?
Le faible est destiné pour servir le plus fort.
Tout cède sur la Terre aux travaux, au courage ;
Mais c'est vous qui cédez, qui souffrez un outrage,
Vous qui tendez les mains, malgré votre courroux,
À je ne sais quels fers inconnus parmi nous ;
Vous qui vous exposez à la plainte importune
De ceux dont la valeur a fait votre fortune.
Ces braves compagnons de vos travaux passés
Verront-ils tant d'honneurs par l'amour effacés ?
Leur grand cœur s'en indigne, & leurs fronts en rougissent.
Leurs clameurs jusqu'à vous par ma voix retentissent.
Je vous parle en leur nom, comme au nom de l'État.
Excusez un Tartare, excusez un soldat
Blanchi sous le harnois & dans votre service,
Qui ne peut supporter un amoureux caprice,
Et qui montre la gloire à vos yeux éblouis.

GENGIS

Que l'on cherche Idamé.

OCTAR.

Vous voulez...

L'Orphelin de la Chine

GENGIS

Obéis.

De ton zèle hardi réprime la rudesse.
Je veux que mes sujets respectent ma faiblesse.

SCÈNE III

GENGIS, seul

À mon sort à la fin je ne puis résister.
Le Ciel me la destine, il n'en faut point douter.
Qu'ai-je fait, après tout, dans ma grandeur suprême ?
J'ai fait des malheureux, & je le suis moi-même.
Et de tous ces mortels attachés à mon rang,
Avides de combats, prodigues de leur sang,
Un seul a-t-il jamais, arrêtant ma pensée,
Dissipé les chagrins de mon âme oppressée ?
Tant d'États subjugués ont-ils rempli mon cœur ?
Ce cœur lassé de tout demandait une erreur
Qui pût de mes ennuis chasser la nuit profonde,
Et qui me consolât sur le trône du monde.
Par ces tristes conseils Octar m'a révolté.
Je ne vois près de moi qu'un tas ensanglanté
De monstres affamés & d'assassins sauvages
Disciplinés au meurtre & formés aux ravages.
Ils sont nés pour la guerre, & non pas pour la cour ;
Je les prends en horreur, en connaissant l'amour.
Qu'ils combattent sous moi, qu'ils meurent à ma suite ;
Mais qu'ils n'osent jamais juger de ma conduite.
Idamé ne vient point... C'est elle, je la vois.

L'Orphelin de la Chine

SCÈNE IV

GENGIS, IDAMÉ

IDAMÉ

Quoi ! vous voulez jouir encor de mon effroi ?
Ah, Seigneur, épargnez une femme, une mère.
Ne rougissez-vous pas d'accabler ma misère.

GENGIS

Cessez à vos frayeurs de vous abandonner ;
Votre époux peut se rendre, on peut lui pardonner.
J'ai déjà suspendu l'effet de ma vengeance,
Et mon cœur pour vous seule a connu la clémence.
Peut-être ce n'est pas sans un ordre des Cieux,
Que mes prospérités m'ont conduit à vos yeux.
Peut-être le destin voulut vous faire naître
Pour fléchir un vainqueur, pour captiver un maître,
Pour adoucir en moi cette âpre dureté
Des climats où mon sort en naissant m'a jeté.
Vous m'entendez ; je règne, & vous pourriez reprendre
Un pouvoir que sur moi vous deviez peu prétendre.
Le divorce, en un mot, par mes lois est permis,
Et le vainqueur du monde à vous seule est soumis.
S'il vous fut odieux, le trône a quelques charmes ;
Et le bandeau des Rois peut essuyer des larmes.
L'intérêt de l'État & de vos citoyens
Vous presse autant que moi de former ces liens.
Ce langage sans doute a de quoi vous surprendre.
Sur les débris fumants des trônes mis en cendre,
Le destructeur des rois dans la poudre oubliés,
Semblait n'être plus fait pour se voir à vos pieds.
Mais sachez qu'en ces lieux votre foi fut trompée ;
Par un rival indigne elle fut usurpée,

L'Orphelin de la Chine

Vous la devez, Madame, au vainqueur des humains.
Temugin vient à vous vingt sceptres dans les mains.
Vous baissez vos regards, & je ne puis comprendre,
Dans vos yeux interdits, ce que j'en dois attendre.
Oubliez mon pouvoir, oubliez ma fierté ;
Pesez vos intérêts, parlez en liberté.

IDAMÉ

À tant de changements tour à tour condamnée,
Je ne le cèle point, vous m'avez étonnée.
Je vais, si je le peux, reprendre mes esprits ;
Et quand je répondrai, vous serez plus surpris.
Il vous souvient du temps & de la vie obscure,
Où le Ciel enfermait votre grandeur future.
L'effroi des nations n'était que Témugin ;
L'univers n'était pas, Seigneur, en votre main ;
Elle était pure alors, & me fut présentée :
Apprenez qu'en ce temps je l'aurais acceptée.

GENGIS

Ciel ! que m'avez-vous dit ! Ô Ciel !, vous m'aimeriez ?
Vous ?

IDAMÉ

J'ai dit que ces vœux que vous me présentiez,
N'auraient point révolté mon âme assujettie,
Si les sages mortels à qui j'ai dû la vie,
N'avaient fait à mon cœur un contraire devoir.
De nos parents sur nous vous savez le pouvoir ;
Du Dieu que nous servons ils sont la vive image ;
Nous leur obéissons en tout temps, à tout âge.
Cet empire détruit, qui dût être immortel,
Seigneur, était fondé sur le droit paternel,
Sur la foi de l'hymen, sur l'honneur, la justice,

L'Orphelin de la Chine

Le respect des serments ; & s'il faut qu'il périsse,
Si le sort l'abandonne à vos heureux forfaits,
L'esprit qui l'anima ne périra jamais.
Vos destins sont changés, mais le mien ne peut l'être.

GENGIS

Quoi ! vous m'auriez aimé ?

IDAMÉ

C'est à vous de connaître,
Que ce serait encore une raison de plus,
Pour n'attendre de moi qu'un éternel refus.
Mon hymen est un nœud formé par le Ciel même ;
Mon époux m'est sacré ; je dirai plus, je l'aime.
Je le préfère à vous, au trône, à vos grandeurs.
Pardonnez mon aveu, mais respectez nos mœurs.
Ne pensez pas non plus que je mette ma gloire
À remporter sur vous cette illustre victoire,
À braver un vainqueur, à tirer vanité
De ces justes refus qui ne m'ont point coûté.
Je remplis mon devoir, & je me rends justice ;
Je ne fais point valoir un pareil sacrifice.
Portez ailleurs les dons que vous me proposez,
Détachez-vous d'un cœur qui les a méprisés ;
Et puis qu'il faut toujours qu'Idamé vous implore,
Permettez qu'à jamais mon époux les ignore.
De ce faible triomphe il serait moins flatté,
Qu'indigné de l'outrage à ma fidélité.

GENGIS

Il sait mes sentiments, Madame, il faut les suivre ;
Il s'y conformera, s'il aime encore à vivre.

L'Orphelin de la Chine

IDAMÉ

Il en est incapable ; & si dans les tourments
La douleur égarait ses nobles sentiments,
Si son âme vaincue avait quelque mollesse,
Mon devoir & ma foi soutiendraient sa faiblesse ;
De son cœur chancelant je deviendrais l'appui,
En attestant des nœuds déshonorés par lui.

GENGIS

Ce que je viens d'entendre, ô Dieux ! est-il croyable ?
Quoi ! lors qu'envers vous-même il s'est rendu coupable,
Lorsque sa cruauté, par un barbare effort,
Vous arrachant un fils, l'a conduit à la mort !

IDAMÉ

Il eut une vertu, Seigneur, que je révère ;
Il pensait en héros, je n'agissais qu'en mère.
Et si j'étais injuste assez pour le haïr,
Je me respecte assez pour ne le point trahir.

GENGIS

Tout m'étonne dans vous ; mais aussi tout m'outrage ;
J'adore avec dépit cet excès de courage.
Je vous aime encor plus quand vous me résistez.
Vous subjuguez mon cœur, & vous le révoltez.
Redoutez-moi ; sachez que malgré ma faiblesse,
Ma fureur peut aller plus loin que ma tendresse.

IDAMÉ

Je sais qu'ici tout tremble, ou périt sous vos coups.
Les lois vivent encore, & l'emportent sur vous.

GENGIS

Les lois ? il n'en est plus : quelle erreur obstinée
Ose les alléguer contre ma destinée ?

L'Orphelin de la Chine

Il n'est ici de lois que celles de mon cœur,
Celles d'un souverain, d'un Scythe, d'un vainqueur.
Les lois que vous suivez m'ont été trop fatales,
Oui, lorsque dans ces lieux nos fortunes égales,
Nos sentiments, nos cœurs l'un vers l'autre emportés,
(Car je le crois aussi malgré vos cruautés,
Quand tout nous unissait, vos lois, que je déteste,
Ordonnèrent ma honte, & votre hymen funeste.
Je les anéantis ; je parle, c'est assez ;
Imitez l'univers, Madame, obéissez.
Vos mœurs que vous vantez, vos usages austères,
Sont un crime à mes yeux, quand ils me sont contraires.
Mes ordres sont donnés ; & votre indigne époux
Doit remettre en mes mains votre Empereur & vous :
Leurs jours me répondront de votre obéissance.
Pensez-y, vous savez jusqu'où va ma vengeance ;
Et songez à quel prix vous pouvez désarmer
Un maître qui vous aime, & qui rougit d'aimer.

SCÈNE V

IDAMÉ, ASSÉLI

IDAMÉ

Il me faut donc choisir leur perte ou l'infamie.
Ô pur sang de mes Rois ! ô moitié de ma vie !
Cher époux ! dans mes mains quand je tiens votre sort,
Ma voix sans balancer vous condamne à la mort.

ASSÉLI

Ah ! reprenez plutôt cet empire suprême
Qu'aux beautés, aux vertus attache le Ciel même,
Ce pouvoir qui soumit ce Scythe furieux
Aux lois de la raison qu'il lisait dans vos yeux.

L'Orphelin de la Chine

Un seul mot quelquefois désarme la colère.
Que ne pouvez-vous point, puisque vous savez plaire ?

IDAMÉ

Dans l'état où je suis, c'est un malheur de plus.

ASSÉLI

Vous seule adouciriez le destin des vaincus.
Dans nos calamités, le Ciel, qui vous seconde,
Veut vous opposer seule à ce tyran du monde.
Vous avez vu tantôt son courage irrité
Se dépouiller pour vous de sa férocité.
Il aurait dû cent fois, il devrait même encore
Perdre dans votre époux un rival qu'il abhorre.
Zamti pourtant respire après l'avoir bravé ;
À son épouse encore il n'est point enlevé ;
On vous respecte en lui ; ce vainqueur sanguinaire
Sur les débris du monde a craint de vous déplaire ;
Enfin souvenez-vous que dans ces mêmes lieux
Il sentit le premier le pouvoir de vos yeux ;
Son amour autrefois fut pur & légitime.

IDAMÉ

Arrête ; il ne l'est plus ; y penser est un crime.

SCÈNE VI

ZAMTI, IDAMÉ, ASSÉLI

IDAMÉ

Ah ! dans ton infortune, & dans mon désespoir,
Suis-je encor ton épouse, & peux-tu me revoir ?

ZAMTI

On le veut : du tyran tel est l'ordre funeste ;

L'Orphelin de la Chine

Je dois à ses fureurs ce moment qui me reste.

IDAMÉ

On t'a dit à quel prix ce tyran daigne enfin
Sauver tes tristes jours & ceux de l'Orphelin ?

ZAMTI

Ne parlons pas des miens, laissons notre infortune.
Un citoyen n'est rien dans la perte commune :
Il se doit oublier. Idamé, souviens-toi
Que mon devoir unique est de sauver mon Roi ;
Nous lui devons nos jours, nos services, notre être,
Tout jusqu'au sang d'un fils qui naquit pour son maître ;
Mais l'honneur est un bien que nous ne devons pas.
Cependant l'Orphelin n'attend que le trépas ;
Mes soins l'ont enfermé dans ces asiles sombres,
Où des Rois ses aïeux on révère les ombres ;
La mort, si nous tardons, l'y dévore avec eux.
En vain des Coréens le prince généreux
Attend ce cher dépôt que lui promet mon zèle.
Étan de son salut, ce ministre fidèle,
Étan, ainsi que moi, se voit chargé de fers.
Toi seule à l'Orphelin restes dans l'univers.
C'est à toi maintenant de conserver sa vie,
Et ton fils, & ta gloire à mon honneur unie.
Remplissons de nos Rois les ordres absolus.
Je leur donnai mon fils, je leur donne encor plus.
Libre par mon trépas, va fléchir un Tartare.
Passe sur mon tombeau dans les bras du Barbare.
Je commence à sentir la mort avec horreur,
Quand ma mort t'abandonne à cet usurpateur.
Mais mon Roi le demande ; il le faut, & j'expie
Par mon juste trépas ce sacrifice impie.
Épouse le tyran sous cet auspice affreux ;

L'Orphelin de la Chine

Tu serviras de mère à ton Roi malheureux.
Règne, que ton Roi vive, & que ton époux meure.
Règne, dis-je, à ce prix : Oui je le veux...

IDAMÉ

Demeure.

Me connais-tu ? veux-tu que ce funeste rang
Soit le prix de ma honte, & le prix de ton sang ?
Penses-tu que je sois moins épouse que mère ?
Tu t'abuse, cruel, & ta vertu sévère
A commis contre toi deux crimes en un jour,
Qui font frémir tous deux la nature & l'amour.
Barbare envers ton fils & plus envers moi-même,
Ne te souvient-il plus qui je suis, & qui t'aime ?
Crois-moi : le juste Ciel daigne mieux m'inspirer ;
Je puis sauver mon Roi sans nous déshonorer.
Soit amour, soit mépris, le tyran qui m'offense,
Sur moi, sur mes desseins, n'est pas en défiance.
Dans ces remparts fumants & de sang abreuvés
Je suis libre, & mes pas ne sont point observés.
Le chef des Coréens s'ouvre un secret passage
Non loin de ces tombeaux, où ce précieux gage
À l'œil qui le poursuit fut caché par tes mains.
De ces tombeaux sacrés je sais tous les chemins ;
Je cours y ranimer sa languissante vie,
Le rendre aux défenseurs armés pour la patrie,
Le porter en mes bras dans leurs rangs belliqueux,
Comme un présent d'un Dieu qui combat avec eux.
Tu mourras, je le sais ; mais tout couvert de gloire.
Nous laisserons de nous une illustre mémoire.
Mettons nos noms obscurs au rang des plus grands noms,
Et juge si mon cœur a suivi tes leçons.

L'Orphelin de la Chine

ZAMTI

Ô Dieu qui l'inspirez, que ton bras la soutienne !
Idamé, ta vertu l'emporte sur la mienne.
Toi seule a mérité que les Cieux attendris
Daignent sauver par toi ton prince & ton pays.

@

L'Orphelin de la Chine

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

IDAMÉ, ASSÉLI

ASSÉLI

Quoi ! rien n'a résisté ! tout a fui sans retour !
Quoi ! je vous vois deux fois sa captive en un jour !
Fallait-il affronter ce conquérant sauvage ?
Sur les faibles mortels il a trop d'avantage.
Une femme, un enfant, des guerriers sans vertu !
Que pouviez-vous, hélas !

IDAMÉ

J'ai fait ce que j'ai dû ;
J'ai lutté vainement contre ma destinée ;
Aux fers de mon tyran le Ciel m'a ramenée ;
C'en est fait.

ASSÉLI

Ainsi donc ce malheureux enfant
Retombe entre ses mains, & meurt presque en naissant ;
Votre époux avec lui termine sa carrière.

IDAMÉ

L'un & l'autre bientôt voit son heure dernière.
Si l'arrêt de la mort n'est point porté contre eux
C'est pour leur préparer des tourments plus affreux.
Mon fils, ce fils si cher va les suivre peut-être.
Devant ce fier vainqueur il m'a fallu paraître,
Tout fumant de carnage, il m'a fait appeler,
Pour jouir de mon trouble & pour mieux m'accabler.
Ses regards inspiraient l'horreur & l'épouvante.
Vingt fois il a levé sa main toute sanglante

L'Orphelin de la Chine

Sur le fils de mes Rois, sur mon fils malheureux.
Je me suis en tremblant jetée au-devant d'eux.
Toute en pleurs à ses pieds je me suis prosternée ;
Mais lui me repoussant d'une main forcenée,
La menace à la bouche, & détournant les yeux,
Il est sorti pensif, & rentré furieux ;
Et s'adressant aux siens d'une voix oppressée,
Il leur criait vengeance, & changeait de pensée,
Tandis qu'autour de lui ses barbares soldats
Semblaient lui demander l'ordre de mon trépas.

ASSÉLI

Pensez-vous qu'il donnât un ordre si funeste ?
Il laisse vivre encor votre époux qu'il déteste ;
L'Orphelin aux bourreaux n'est point abandonné.
Daignez demander grâce, & tout est pardonné.

IDAMÉ

Non, ce féroce amour est tourné tout en rage.
Ah ! si tu l'avais vu redoubler mon outrage,
M'assurer de sa haine, insulter à mes pleurs !

ASSÉLI

Et vous doutez encor d'asservir ses fureurs ?
Ce lion subjugué qui rugit dans sa chaîne,
S'il ne vous aimait pas, parlerait moins de haine.

IDAMÉ

Qu'il m'aime ou me haïsse, il est temps d'achever
Des jours que sans horreur je ne puis conserver.

ASSÉLI

Ah ! que résolvez-vous ?

L'Orphelin de la Chine

IDAMÉ

Quand le Ciel en colère
De ceux qu'il persécute a comblé la misère,
Il les soutient souvent dans le sein des douleurs,
Et leur donne un courage égal à leurs malheurs.
J'ai pris dans l'horreur même où je suis parvenue,
Une force nouvelle à mon cœur inconnue.
Va, je ne craindrai plus ce vainqueur des humains ;
Je dépendrai de moi, mon sort est dans mes mains.

ASSÉLI

Mais ce fils, cet objet de crainte & de tendresse,
L'abandonnerez-vous ?

IDAMÉ

Tu me rends ma faiblesse.
Tu me perces le cœur. Ah ! sacrifice affreux !
Que n'avais-je point fait pour ce fils malheureux !
Mais Gengis, après tout, dans sa grandeur altière,
Environné de Rois, couchés dans la poussière,
Ne recherchera point un enfant ignoré,
Parmi les malheureux dans la foule égaré ;
Ou peut-être il verra d'un regard moins sévère
Cet enfant innocent dont il aime la mère.
À cet espoir au moins mon triste cœur se rend :
C'est une illusion que j'embrasse en mourant.
Haïra-t-il ma cendre après m'avoir aimée ?
Dans la nuit de la tombe en serai-je opprimée ?
Poursuivra-t-il mon fils ?

L'Orphelin de la Chine

SCÈNE II

IDAMÉ, ASSÉLI, OCTAR

OCTAR

Idamé, demeurez :

Attendez l'Empereur en ces lieux retirés.

(à sa suite)

Veillez sur ces enfants ; & vous à cette porte,
Tartares, empêchez qu'aucun n'entre & ne sorte.

(à Asséli)

Éloignez-vous.

IDAMÉ

Seigneur, il veut encor me voir.

J'obéis, il le faut, je cède à son pouvoir.

Si j'obtenais du moins, avant de voir un maître,
Qu'un moment à mes yeux mon époux pût paraître,

Peut-être du vainqueur les esprits ramenés

Rendraient enfin justice à deux infortunés.

Je sens que je hasarde une prière vaine.

La victoire est chez vous implacable, inhumaine ;

Mais enfin la pitié, Seigneur, en vos climats,

Est-elle un sentiment qu'on ne connaisse pas ?

Et ne puis-je implorer votre voix favorable ?

OCTAR

Quand mon maître a parlé, qui conseille est coupable.

Vous n'êtes plus ici sous vos antiques rois,

Qui laissaient désarmer la rigueur de leurs lois.

D'autres temps, d'autres mœurs : ici règnent les armes ;

Nous ne connaissons point les prières, les larmes.

On commande, & la terre écoute avec terreur.

Demeurez, attendez l'ordre de l'Empereur.

L'Orphelin de la Chine

SCÈNE III

IDAMÉ, seule

Dieu des infortunés, qui voyez mon outrage,
Dans ces extrémités soutenez mon courage.
Versez du haut des Cieux dans ce cœur consterné,
Les vertus de l'époux que vous m'avez donné.

SCÈNE IV

GENGIS-KAN, IDAMÉ

GENGIS

Non, je n'ai point assez déployé ma colère,
Assez humilié votre orgueil téméraire,
Assez fait de reproche aux infidélités
Dont votre ingratitude a payé mes bontés.
Vous n'avez pas conçu l'excès de votre crime,
Ni tout votre danger, ni l'horreur qui m'anime ;
Vous que j'avais aimée, & que je dûs haïr ;
Vous qui me trahissiez & que je dois punir.

IDAMÉ

Ne punissez que moi ; c'est la grâce dernière
Que j'ose demander à la main meurtrière
Dont j'espérais en vain fléchir la cruauté.
Éteignez dans mon sang votre inhumanité.
Vengez-vous d'une femme à son devoir fidèle.
Finissez ses tourments.

GENGIS

Je ne le puis, cruelle :
Les miens sont plus affreux : je les veux terminer.
Je viens pour vous punir : je puis tout pardonner.
Moi pardonner ?... à vous !... non, craignez ma vengeance.

L'Orphelin de la Chine

Je tiens le fils des Rois, le vôtre en ma puissance.
De votre indigne époux je ne vous parle pas ;
Depuis que vous l'aimez, je lui dois le trépas.
Il me trahit, me brave, il ose être rebelle.
Mille morts punissaient sa fraude criminelle.
Vous retenez mon bras, & j'en suis indigné.
Oui, jusqu'à ce moment le traître est épargné.
Mais je ne prétends plus supplier ma captive,
Il le faut oublier, si vous voulez qu'il vive.
Rien n'excuse à présent votre cœur obstiné :
Il n'est plus votre époux puisqu'il est condamné.
Il a péri pour vous : votre chaîne odieuse
Va se rompre à jamais par une mort honteuse.
C'est vous qui m'y forcez ; & je ne conçois pas
Le scrupule insensé qui le livre au trépas.
Tout couvert de son sang, je devais sur sa cendre
À mes vœux absolus vous forcer de vous rendre.
Mais sachez qu'un Barbare, un Scythe, un destructeur,
A quelques sentiments dignes de votre cœur.
Le destin, croyez-moi, nous devait l'un à l'autre,
Et mon âme a l'orgueil de régner sur la vôtre.
Abjurez votre hymen ; & dans le même temps
Je place votre fils au rang de mes enfants.
Vous tenez dans vos mains plus d'une destinée ;
Du rejeton des Rois l'enfance condamnée,
Votre époux qu'à la mort un mot peut arracher ;
Les honneurs les plus hauts tous prêts à le chercher ;
Le destin de son fils, le vôtre, le mien même :
Tout dépendra de vous, puisqu'enfin je vous aime.
Oui, je vous aime encor ; mais ne présumez pas
D'armer contre mes vœux l'orgueil de vos appâts.
Gardez-vous d'insulter à l'excès de faiblesse,
Que déjà mon courroux reproche à ma tendresse ;

L'Orphelin de la Chine

C'est un danger pour vous que l'aveu que je fais.
Tremblez de mon amour ; tremblez de mes bienfaits.
Mon âme à la vengeance est trop accoutumée ;
Et je vous punirais de vous avoir aimée.
Pardonnez : je menace encore en soupirant.
Achevez d'adoucir ce courroux qui se rend.
Vous ferez d'un seul mot le sort de cet empire :
Mais ce mot important, Madame, il faut le dire.
Prononcez sans tarder, sans feinte, sans détour,
Si je vous dois enfin ma haine ou mon amour.

IDAMÉ

L'une & l'autre aujourd'hui serait trop condamnable ;
Votre haine est injuste, & votre amour coupable.
Cet amour est indigne & de vous & de moi ;
Vous me devez justice ; & si vous êtes Roi,
Je la veux, je l'attends pour moi contre vous-même.
Je suis loin de braver votre grandeur suprême ;
Je la rappelle en vous lorsque vous l'oubliez :
Et vous-même en secret vous me justifiez.

GENGIS

Eh bien, vous le voulez ; vous choisissez ma haine,
Vous l'aurez ; & déjà je la retiens à peine.
Je ne vous connais plus ; & mon juste courroux
Me rend la cruauté que j'oubliais pour vous.
Votre époux, votre prince, & votre fils, cruelle,
Vont payer de leur sang votre fierté rebelle.
Ce mot que je voulais les a tous condamnés.
C'en est fait, & c'est vous qui les assassinez.

IDAMÉ

Barbare !

L'Orphelin de la Chine

GENGIS

Je le suis ; j'allais cesser de l'être.
Vous aviez un amant, vous n'avez plus qu'un maître,
Un ennemi sanglant, féroce, sans pitié,
Dont la haine est égale à votre inimitié.

IDAMÉ

Et bien, je tombe aux pieds de ce maître sévère.
Le Ciel l'a fait mon Roi ; Seigneur, je le révère ;
Je demande à genoux une grâce de lui.

GENGIS

Inhumaine, est-ce à vous d'en attendre aujourd'hui ?
Levez-vous : je suis prêt encore à vous entendre.
Pourrai-je me flatter d'un sentiment plus tendre ?
Que voulez-vous ? Parlez.

IDAMÉ

Seigneur, qu'il soit permis
Qu'en secret mon époux près de moi soit admis
Que je lui parle.

GENGIS

Vous !

IDAMÉ

Écoutez ma prière.
Cet entretien sera ma ressource dernière.
Vous jugerez après si j'ai dû résister.

GENGIS

Non, ce n'était pas lui qu'il fallait consulter.
Mais je veux bien encor souffrir cette entrevue.
Je crois qu'à la raison son âme enfin rendue,
N'osera plus prétendre à cet honneur fatal

L'Orphelin de la Chine

De me désobéir, & d'être mon rival.
Il m'enleva son prince, il vous a possédée.
Que de crimes ! Sa grâce est encore accordée.
Qu'il la tienne de vous : qu'il vous doive son sort :
Présentez à ses yeux le divorce ou la mort.
Oui, j'y consens. Octar, veillez à cette porte.
Vous, suivez-moi. Quel soin m'abaisse & me transporte !
Faut-il encore aimer ? Est-ce là mon destin ?

(Il sort.)

IDAMÉ seule

Je renais, & je sens s'affermir dans mon sein
Cette intrépidité dont je doutais encore.

SCÈNE V

ZAMTI, IDAMÉ

IDAMÉ

Ô toi, qui me tiens lieu de ce Ciel que j'implore ;
Mortel plus respectable, & plus grand à mes yeux
Que tous ces conquérants dont l'homme a fait des Dieux ;
L'horreur de nos destins ne t'est que trop connue ;
La mesure est comblée, & notre heure est venue.

ZAMTI

Je le sais.

IDAMÉ

C'est en vain que tu voulus deux fois
Sauver le rejeton de nos malheureux Rois.

ZAMTI

Il n'y faut plus penser, l'espérance est perdue.
De tes devoirs sacrés tu remplis l'étendue.

L'Orphelin de la Chine

Je mourrai consolé.

IDAMÉ

Que deviendra mon fils ?

Pardonne encor ce mot à mes sens attendris :
Pardonne à ces soupirs ; ne vois que mon courage.

ZAMTI

Nos Rois sont au tombeau, tout est dans l'esclavage.
Va, crois-moi, ne plaignons que les infortunés,
Qu'à respirer encor le Ciel a condamnés.

IDAMÉ

La mort la plus honteuse est ce qu'on te prépare.

ZAMTI

Sans doute : & j'attendais les ordres du Barbare.
Ils ont tardé longtemps.

IDAMÉ

Eh bien, écoute-moi.

Ne saurons-nous mourir que par l'ordre d'un Roi ?
Les taureaux aux autels tombent en sacrifice ;
Les criminels tremblants sont traînés au supplice ;
Les mortels généreux disposent de leur sort.
Pourquoi des mains d'un maître attendre ici la mort ?
L'homme était-il donc né pour tant de dépendance ?
De nos voisins altiers imitons la confiance,
De la nature humaine ils soutiennent les droits,
Vivent libres chez eux, & meurent à leur choix.
Un affront leur suffit pour sortir de la vie,
Et plus que le néant ils craignent l'infamie.
Le hardi Japonais n'attend pas qu'au cercueil
Un despote insolent le plonge d'un coup d'œil.
Nous avons enseigné ces braves insulaires :

L'Orphelin de la Chine

Apprenons d'eux enfin des vertus nécessaires ;
Sachons mourir comme eux.

ZAMTI

Je t'approuve ; & je crois
Que le malheur extrême est au-dessus des lois.
J'avais déjà conçu tes desseins magnanimes ;
Mais seuls & désarmés, esclaves & victimes,
Courbés sous nos tyrans, nous attendons leurs coups.

IDAMÉ (*en tirant un poignard*)

Tiens, sois libre avec moi ; frappe & délivre-nous...

ZAMTI

Ciel !

IDAMÉ

Déchire ce sein, ce cœur qu'on déshonore.
J'ai tremblé que ma main, mal affermie encore,
Ne portât sur moi-même un coup mal assuré.
Enfonce dans ce cœur un bras moins égaré ;
Immole avec courage une épouse fidèle ;
Tout couvert de mon sang, tombe & meurs auprès d'elle.
Qu'à mes derniers moments j'embrasse mon époux ;
Que le tyran le voie, & qu'il en soit jaloux.

ZAMTI

Grâce au Ciel jusqu'au bout ta vertu persévère.
Voilà de ton amour la marque la plus chère.
Digne épouse, reçois mes éternels adieux ;
Donne ce glaive, donne, & détourne les yeux.

IDAMÉ (*en lui donnant le poignard.*)

Tiens, commence par moi : tu le dois, tu balances !

L'Orphelin de la Chine

ZAMTI

Je ne puis !

IDAMÉ

Je le veux.

ZAMTI

Je frémis.

IDAMÉ

Tu m'offenses.

Frappe, & tourne sur toi tes bras ensanglantés.

ZAMTI

Eh bien, imite-moi.

IDAMÉ (*lui saisissant le bras.*)

Frappe, dis-je...

SCÈNE VI

GENGIS, OCTAR, IDAMÉ, ZAMTI. Gardes

GENGIS *accompagné de ses gardes, & désarmant Zamti.*

Arrêtez ;

Arrêtez, malheureux ! Ô Ciel ! qu'alliez-vous faire ?

IDAMÉ

Nous délivrer de toi, finir notre misère,
À tant d'atrocités dérober notre sort.

ZAMTI

Veux-tu nous envier jusques à notre mort ?

GENGIS

Oui... Dieu, maître des Rois, à qui mon cœur s'adresse,
Témoin de mes affronts, témoin de ma faiblesse,

L'Orphelin de la Chine

Toi, qui mis à mes pieds tant d'États, tant de Rois,
Deviendrai-je à la fin digne de mes exploits !
Tu m'outrages, Zamti, tu l'emportes encore
Dans un cœur qui m'aima, dans un cœur que j'adore.
Ton épouse à mes yeux, victime de sa foi,
Veut mourir de ta main plutôt que d'être à moi.
Vous apprendrez tous deux à souffrir mon empire,
Peut-être à faire plus.

IDAMÉ

Que prétends-tu nous dire ?

ZAMTI

Quel est ce nouveau trait de l'inhumanité ?

IDAMÉ

D'où vient que notre arrêt n'est pas encor porté ?

GENGIS

Il va l'être, Madame, & vous allez l'apprendre.
Vous me rendiez justice, & je vais vous la rendre.
À peine dans ces lieux je crois ce que j'ai vu.
Tous deux je vous admire, & vous m'avez vaincu.
Je rougis sur le trône où m'a mis la victoire
D'être au-dessous de vous au milieu de ma gloire.
En vain par mes exploits j'ai su me signaler :
Vous m'avez avili, je veux vous égaler.
J'ignorais qu'un mortel pût se dompter lui-même !
Je l'apprends : je vous dois cette gloire suprême.
Jouissez de l'honneur d'avoir pu me changer.
Je viens vous réunir, je viens vous protéger.
Veillez, heureux époux, sur l'innocente vie
De l'enfant de vos Rois, que ma main vous confie.
Par le droit des combats j'en pouvais disposer ;

L'Orphelin de la Chine

Je vous remets ce droit dont j'allais abuser.
Croyez qu'à cet enfant heureux dans sa misère,
Ainsi qu'à votre fils, je tiendrai lieu de père.
Vous verrez si l'on peut se fier à ma foi.
Je fus un conquérant, vous m'avez fait un Roi.

(à Zamti)

Soyez ici des lois l'interprète suprême ;
Rendez leur ministère aussi saint que vous-même,
Enseignez la raison, la justice, & les mœurs.
Que les peuples vaincus gouvernent les vainqueurs.
Que la sagesse règne & préside au courage.
Triomphez de la force, elle vous doit hommage.
J'en donnerai l'exemple, & votre souverain
Se soumet à vos lois les armes à la main.

IDAMÉ

Ciel ! que viens-je d'entendre ? Hélas ! puis-je vous croire ?

ZAMTI

Êtes-vous digne enfin, Seigneur, de votre gloire ?
Ah ! Vous ferez aimer votre joug aux vaincus.

IDAMÉ

Qui peut vous inspirer ce dessein ?

GENGIS

Vos vertus.

@

APPROBATION

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le chancelier, la tragédie de *l'Orphelin de la Chine*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression.

À Paris, ce 19 septembre 1755.

Coqueley de Chaussepierre.

L'Orphelin de la Chine

LETTRE

À M. J. J. R. C. D. G.

@

p.67 J'ai reçu, Monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain ; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, & vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance & notre faiblesse se promettent tant de consolations. On n'a jamais tant employé d'esprit à vouloir nous rendre bêtes. Il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre : & je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous & moi. Je ne peux non plus m'embarquer, pour aller trouver les Sauvages du Canada ; premièrement, parce que les maladies dont je suis accablé me retiennent auprès du plus grand médecin de l'Europe, & que je ne trouverais pas les mêmes secours chez les Missouris ; secondement, parce que la guerre est portée dans ces pays-là, & que les p.68 exemples de nos nations ont rendu les Sauvages presque aussi méchants que nous. Je me borne à être un Sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre patrie, où vous êtes tant désiré.

Je conviens avec vous que les Belles Lettres & les Sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du Tasse firent de sa vie un tissu de malheurs, ceux de Galilée le firent gémir dans les prisons à soixante & dix ans, pour avoir connu le mouvement de la Terre ; & ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter. Vous savez quelles traverses vos amis essayèrent quand ils commencèrent cet ouvrage aussi utile qu'immense de *l'Encyclopédie*, auquel vous avez tant contribué.

L'Orphelin de la Chine

Si j'osais me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense, je vous ferais voir des gens acharnés à me perdre, du jour que je donnai la tragédie d'Œdipe ; une bibliothèque de calomnies imprimées contre moi, un homme qui m'avait des obligations assez connues, me payant de mon service par vingt libelles ; un autre beaucoup plus coupable encore, faisant imprimer mon propre ouvrage du *Siècle de Louis XIV*, avec des notes dans lesquelles la plus crasse ^{p.69} ignorance vomit les plus infâmes impostures : un autre qui vend à un libraire quelques chapitres d'une prétendue *Histoire universelle* sous mon nom, le libraire assez avide pour imprimer ce tissu informe de bévues, de fausses dates, de faits & de noms estropiés ; & enfin des hommes assez injustes pour m'imputer la publication de cette rhapsodie. Je vous ferais voir la société infectée de ce nouveau genre d'hommes inconnus à toute l'antiquité, qui ne pouvant embrasser une profession honnête, soit de manœuvre, soit de laquais, & sachant malheureusement lire & écrire, se font courtiers de littérature, vivent de nos ouvrages, volent des manuscrits, les défigurent & les vendent. Je pourrais me plaindre que des fragments d'une plaisanterie faite il y a près de trente ans sur le même sujet que Chapelain eut la bêtise de traiter sérieusement, courent aujourd'hui le monde par l'infidélité & l'avarice de ces malheureux qui ont mêlé leurs grossièretés à ce badinage, qui en ont rempli les vides avec autant de sottise que de malice, & qui enfin au bout de trente ans vendent partout en manuscrit ce qui n'appartient qu'à eux, & qui n'est digne que d'eux. J'ajouterais qu'en dernier lieu on a volé une partie des matériaux que j'avais ^{p.70} rassemblés dans les Archives publiques, pour servir à l'histoire de la guerre de 1741, lorsque j'étais historiographe de France ; qu'on a vendu à un libraire ce fruit de mon travail ; qu'on se saisit à l'envi de mon bien, comme si j'étais déjà mort, & qu'on le dénature pour le mettre à l'encan. Je vous peindrais l'ingratitude, l'imposture & la rapine me poursuivant depuis quarante ans jusqu'au pied des Alpes, & jusqu'au bord de mon tombeau. Mais que conclurai-je de toutes ces tribulations ? Que je ne dois pas me plaindre, que Pope, Descartes, Bayle, le Camouens, & cent

L'Orphelin de la Chine

autres, ont essuyé les mêmes injustices & de plus grandes ; que cette destinée est celle de presque tous ceux que l'amour des Lettres a trop séduits.

Avouez, en effet, Monsieur, que ce sont là de ces petits malheurs particuliers, dont à peine la société s'aperçoit. Qu'importe au genre humain que quelques frelons pillent le miel de quelques abeilles ? Les gens de lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles ; le reste du monde ou les ignore, ou en rit.

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce sont là les moins funestes. Les épines attachées à la littérature, & à un peu de réputation, ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui de tout temps ont inondé la Terre. Avouez que ni Cicéron, ni Varron, ni Lucrèce, ni Virgile, ni Horace, n'eurent la moindre part aux proscriptions. Marius était un ignorant. Le barbare Sylla, le crapuleux Antoine, l'imbécile Lépide, lisaient peu Platon & Sophocle ; & pour ce tyran sans courage, Octave Cépius, surnommé si lâchement Auguste, il ne fut un détestable assassin, que dans le temps où il fut privé de la société des gens de Lettres.

Avouez que Pétrarque & Boccace ne firent pas naître les troubles de l'Italie. Avouez que le badinage de Marot n'a pas produit la St Barthélemy, & que la tragédie du *Cid* ne causa pas les troubles de la Fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorants. Ce qui fait, & fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité, & l'indomptable orgueil des hommes depuis Thamas Kouli-Kan, qui ne savait pas lire, jusqu'à un commis de la douane qui ne sait que chiffrer. Les Lettres nourrissent l'âme, la rectifient, la consolent ; elles vous servent, Monsieur, dans le temps que vous écrivez contre elles ; vous êtes comme Achille qui s'emporte contre la gloire, & comme le père Malebranche, dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination.

Si quelqu'un doit se plaindre des Lettres, c'est moi, puisque dans tous les temps, & dans tous les lieux, elles ont servi à me persécuter. Mais il

L'Orphelin de la Chine

faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la société, dont tant d'hommes méchants corrompent les douceurs ; comme il faut aimer sa patrie, quelques injustices qu'on y essuie.

@

L'Orphelin de la Chine

LETTRE À MADAME DE *** sur

L'ORPHELIN DE LA CHINE, Tragédie nouvelle de M. de Voltaire

@

1.03 Que vous êtes à plaindre, Madame ! Il ne vous est pas possible, dites-vous, de quitter la campagne & de venir voir la tragédie nouvelle ; elle a eu le plus grand succès. Vous me chargez de vous rendre un compte exact de la pièce ; c'est un faible dédommagement pour vous, mais enfin je m'acquitte de la parole que je vous en ai donnée : je connais trop le prix de pouvoir être agréable aux personnes qu'on estime.

L'Orphelin de la Chine est une tragédie d'imagination ; il n'y a de vrai, dans toute la pièce, que les conquêtes de Gengis-Kan Scythe de nation, sans naissance, sans culture, mais plein d'ambition & de courage ; il parvint à faire la conquête de tout le Catai. L'Histoire place ce héros au douzième siècle. Voici comme M. de Voltaire a travaillé sur un fonds si stérile.

Gengis-Kan envoie son lieutenant Octar réduire la capitale de la Chine. Octar met tout à feu & à sang dans la ville ; il fait égorger le roi, la reine, & cinq princes leurs enfants. Un sixième, encore au berceau, est secrètement remis à Zamti ministre & mandarin, qui habitant un palais éloigné de la ville, & respecté de la fureur des Tartares, se trouve à portée de sauver l'unique rejeton de tant de rois. Une armée de Coréens, alliés de la nation chinoise, s'avance pour la secourir. Zamti & son épouse Idamé, tous deux également vertueux, & qui voudraient mettre à l'abri de tout événement le dépôt précieux qui leur a été confié, n'hésitent pas à vouloir l'envoyer promptement à cette armée. Au moment qu'ils exécutent leur projet, on leur annonce que leur palais est investi. Octar vient réclamer cet enfant qu'ils cachent, & il n'y a plus

L'Orphelin de la Chine

moyen de le faire passer en d'autres mains. L'épouse & l'époux sont dans le plus affreux désespoir. Que fait ce dernier ? Il donne ordre à Azir de cacher le prince dans le tombeau de ses pères, ^{1.05} & fait substituer, à cet enfant, son fils unique pour être immolé. Des soldats allaient le percer, quand sa mère en furie arrive & le leur arrache. Idamé instruite que cet ordre a été donné par son époux, éclate en reproches contre lui. Zamti lui oppose son devoir, les serments qu'il a faits pour la conservation de son prince. Idamé n'écoute que sa douleur, atteste toujours aux assassins de son fils, qu'ils se méprennent au choix de la victime.

Cependant Gengis-Kan, qui avait voulu faire marcher devant lui la victoire, arrive, se plaint à ses guerriers qu'ils aient poussé trop loin la vengeance. Il ordonne qu'on respecte tous ces grands monuments consacrés aux sciences & aux arts, qu'on ne fasse plus couler de sang, & se borne à demander celui de l'enfant dont la mort importe au repos du monde. On expose à Gengis l'embarras de connaître la véritable victime, celle qu'on allait immoler n'étant pas le prince. Une femme désespérée prend le Ciel à témoin que c'est son fils, & demande à tomber aux genoux de Gengis-Kan lui-même. Le conquérant qui veut être éclairci, ordonne que cette femme paraisse. Il se trouble en la voyant ; il reconnaît Idamé, cette même Idamé à laquelle il avait rendu autrefois des soins sous le nom de Temugin, dans un séjour qu'il avait fait à la capitale de la Chine. Il avait osé alors demander la main d'Idamé ; le désir d'être plus digne d'elle & de se venger ^{1.06} d'un refus qu'il avait essuyé, lui inspira ses grands projets qu'il mit à exécution. Il rassure cette beauté tremblante, il est bien loin de vouloir lui ôter son fils ; mais il prétend savoir qui d'elle ou de son époux cherche à lui imposer. Comme Idamé demande toujours grâce pour son fils, sans qu'elle veuille rien éclaircir, Gengis commande qu'on l'immole. Frappez, dit-il à ses soldats. À ce mot terrible, la mère tombe aux pieds du vainqueur & lui révèle tout. Elle accuse son époux avec une noblesse étonnante, & qui ne peut se comparer qu'à la fermeté de Zamti, amené devant Gengis-

L'Orphelin de la Chine

Kan. Ce dernier qui sent sa première passion se rallumer, tâche de la vaincre : mais vaincu par elle, il met un prix à la grâce d'Idamé, à celle de son époux, de leur fils & du prince lui-même. Il propose à l'objet qu'il adore un divorce autorisé par les lois des Tartares. Idamé frémit, & préfère son époux vertueux à toutes les grandeurs de l'univers. Tant d'héroïsme n'est qu'un obstacle de plus à la clémence du conquérant. Zamti qui désespère de rien obtenir, prend un parti extrême. Cet époux va trouver son épouse, & lui conseille lui-même ce divorce pour l'intérêt de tant de têtes si chères ; mais il ajoute qu'il descendra au tombeau, il serait trop affreux pour lui de la voir unie à un autre. Idamé déteste de pareilles ressources, & en communique une autre toute simple. Dans ce même tombeau, dit-elle, où ^{1.07} ce prince est caché, je connais une issue qui mène aux Coréens ; prenons notre fils, celui de nos Rois, portons ce sacré dépôt dans tous les rangs belliqueux de nos alliés, triomphons, ou mourons avec eux.

Zamti & Idamé parvenus à fuir, n'ont échappé à la vigilance de leurs ennemis, que pour retomber plus cruellement dans leurs mains. Un combat s'est donné entre les Coréens & les Tartares. Les derniers ont été vainqueurs. Gengis, au milieu du carnage, voit Idamé disputant à des soldats les deux enfants. Il fait conserver la vie à l'un & à l'autre ; mais il jette des regards furieux sur Idamé. Zamti est mis aux fers. Ces époux infortunés attendent leur arrêt. Gengis vient le prononcer, mais l'amour désarme sa fureur ; il assure Idamé qu'il est encore temps d'obtenir sa grâce. Cette vraie héroïne n'en demande qu'une, c'est un dernier entretien avec son époux. Gengis qui se flatte que c'est peut-être un sentiment pour lui, se rend à cette prière. Zamti & Idamé se revoient avec transport, se plaignent, s'encouragent réciproquement. L'épouse tire tout à coup un poignard, & se défiant que sa main la serve mal, elle le présente à son époux pour qu'il la frappe, & qu'aussitôt il se perce lui-même, & tombe sur son épouse expirante ; notre mort, ajoute-t-elle, rendra jaloux le tyran. Zamti n'a pas plus tôt levé le poignard sur son épouse, que Gengis paraît & arrête un coup si désespéré. ^{1.08} Le héros ne

L'Orphelin de la Chine

revient point de son étonnement ; surpris de tant de courage, & plus encore de toutes les autres vertus d'Idamé, il lui pardonne, à elle, à son époux, à leur enfant & à l'enfant de leurs Rois. Il se propose de tenir lieu de père à l'un & à l'autre, & il exhorte Zamti & Idamé à être toujours le modèle parfait des cœurs vertueux.

Je me trompe fort, Madame, ou cette tragédie sera mise au rang des plus belles de l'auteur. Tous les genres de beauté s'y trouvent. Les situations sont neuves, frappantes & vraiment théâtrales. Je doute que l'intérêt soit plus fort dans Mérope, & que les caractères y soient mieux marqués. Quelle force, quelle grandeur d'âme dans Idamé & son époux ! Quel héroïsme naturel dans le rôle de Gengis-Kan ! Pour la conduite de la pièce, je la trouve encore admirable. Quelques personnes ont cru apercevoir un double intérêt au quatrième acte. Il n'y est plus question, disent-elles, de la mort du fils des Rois, mais du divorce d'Idamé. Il s'agit si bien alors de ce jeune prince, que la conservation de ses jours dépend absolument de ce divorce. Les gradations de chaleur y sont observées supérieurement. Rien ne languit, à quelque chose près à la fin du troisième acte & au commencement du quatrième. Je pense même que c'est bien assez que ces longueurs aient paru à la première représentation de la pièce, & qu'elles seront ^{1.09} supprimées à toutes les autres. On dit que l'auteur avait d'abord fait sa pièce en trois actes ; il y paraît, & l'on reconnaît quelques scènes de remplissage. Que M. de Voltaire retouche quelques endroits de cet ouvrage, & je vous garantis que nous aurons un chef-d'œuvre.

Je ne vous parle pas, Madame, de la diction de la pièce ; elle est de M. de Voltaire, c'est assurément tout dire. Vous connaissez son coloris. J'appellerais volontiers l'auteur, le Rubens de la poésie.

Que ne puis-je, Madame, vous rendre tous ces morceaux admirables, tous ces détails uniques qui ont été si applaudis ! Vous m'en sauriez bien bon gré, j'en suis sûr. Voici tout ce que j'ai pu retenir.

Idamé expose à Asseli, sa confidente, les suites affreuses du refus fait à Gengis-Kan.

L'Orphelin de la Chine

Il eût servi l'État, qu'il détruit par la guerre :
Un refus a produit les malheurs de la Terre !

.
Il ne pardonne pas ; il se vit outrager,
Et l'univers sait trop s'il aime à se venger !

Le ministre Zamti de retour de la ville, rapporte qu'il a vu : 1.10

Traîner dans son palais, d'une main sanguinaire,
Le père, les enfants, & leur mourante mère.

Le Roi n'a eu que le temps de lui dire,

Conserve au moins les jours au dernier de mes fils !

Zamti ajoute :

Jugez si mes serments & mon cœur l'ont promis !

Les idées de ce ministre, sur la mort, sont si belles !

Le coupable la fuit, le malheureux l'appelle.
Le brave la défie & marche au devant d'elle.

.
Le sage qui l'attend, la reçoit sans regret.

Azir, confident de Zamti, annonce que la désolation est au comble.

Des brigands vont changer en d'éternels déserts.
Ces murs que si longtemps admira l'univers.

La manière dont Octar, lieutenant de Gengis, réclame l'enfant qu'on cache, a fait un grand effet :

Esclaves, écoutez ; que votre obéissance
Soit l'unique réponse à mes dernières lois.
Il reste encor un fils du dernier de vos Rois :
C'est vous qui l'élevez ; votre soin téméraire
Ose en vain le cacher ; sa mort est nécessaire.

1.11 Peut-on mettre plus d'héroïsme qu'en met Zamti dans l'ordre qu'il donne qu'on sacrifie son fils ?

Il peut sauver mon Roi, je me charge du reste.
.

L'Orphelin de la Chine

Et je dois plus au sang de mon malheureux maître,
Qu'à cet enfant obscur à qui j'ai donné l'être.

.
Dans son fatal berceau, saisis mon fils unique.

.

Comme Azir lui représente la férocité de cette action, Zamti réplique :

...C'en est trop, je le veux.

Je suis père, & ce cœur qu'un tel arrêt déchire,
S'en est dit encor plus que tu ne peux m'en dire ;
J'ai fait taire le sang, fais taire l'amitié.

Azir venant entretenir Zamti sur le sort de son fils, le ministre s'écrie :

... Arrête ! Et parle-moi

De l'espoir de l'Empire, & du fils de mon Roi.

Ce qui tourmente le plus ce père infortuné, c'est la crainte que son épouse ne soit instruite de l'ordre qu'il a donné : il recommande bien le secret à son confident.

Hélas ! la vérité si souvent est cruelle !
On l'aime, & les humains sont malheureux par elle.

1.12 Il faut convenir pourtant, Madame, que les plus grandes beautés sont dans le second acte. Il est étonnant combien tous les vers suivants ont été applaudis. C'est Idamé qui éclate en reproches contre son époux :

L'avez-vous commandé ce sacrifice horrible ?
Non, je ne puis le croire ; & le Ciel irrité
N'a pas dans votre cœur mis tant de cruauté.

Elle dit que les soldats ont été moins cruels que lui :

Barbare ! Ils n'ont point eu ta fermeté cruelle

.

Oui, j'ai sauvé le sang du fils & de la mère,
Et j'ose dire encor, de son malheureux père.

L'Orphelin de la Chine

L'époux s'excuse sur le grand intérêt de l'État.

... Telle est notre misère ;

Vous êtes citoyenne avant que d'être mère.

À ces mots de serment, de nécessité, de devoir, Idamé oppose les lois de la nature :

Non, je ne connais point cette horrible vertu.
J'ai vu nos murs en cendre, & ce trône abattu ;
J'ai pleuré de nos rois les disgrâces affreuses :
Mais par quelles fureurs encor plus douloureuses,
Veux-tu, de ton épouse avançant le trépas,
Livrer le sang d'un fils qu'on ne demande pas ? l.13
Ces Rois ensevelis, disparus dans la poudre,
Sont-ils des Dieux pour toi, dont tu craignes la foudre ?
À ces Dieux impuissants, dans la tombe endormis,
As-tu fait le serment d'assassiner mon fils ?
Hélas ! Grands & petits, & sujets, & monarques,
Vainement distingués par de frivoles marques,
Égaux par la nature, égaux par le malheur ;
Tout mortel est chargé de sa propre douleur ;
Sa peine lui suffit.

Zamti ayant le cœur déchiré, mais préférant à tout le salut du prince, répond vivement :

...Trahissez à la fois

Et le Ciel & l'Empire & le sang de nos Rois.

IDAMÉ

De nos Rois ! Va, te dis-je, ils n'ont rien à prétendre ;
Je ne dois point mon sang en tribut à leur cendre.
Va, le nom de sujet n'est pas plus saint pour nous
Que les noms si sacrés & de père & d'époux.
La nature & l'hymen, voilà les lois premières,
Les devoirs, les liens des nations entières :
Ces lois viennent des Dieux, le reste est des humains.
Ne me fais point haïr le sang des souverains.

L'Orphelin de la Chine

Oui, sauvons l'Orphelin d'un vainqueur homicide :
Mais ne le sauvons pas au prix d'un parricide.
Que les jours de mon fils n'achètent point ses jours :
Loin de l'abandonner, je vole à son secours !
Je prends pitié de lui, prends pitié de toi-même,
De ton fils innocent, de sa mère qui t'aime.

1.14 Gengis-Kan est, à mon gré, le premier rôle de la pièce. Jugez-en par la manière dont il développe son caractère :

On a poussé trop loin le droit de ma conquête :
Que le glaive se cache, & que la mort s'arrête.
Je veux que les vaincus respirent désormais ;
J'envoyai la terreur, & j'apporte la paix.
Le sang du fils des Rois suffit à ma vengeance :
Étouffons dans ce sang la fatale semence
De complots éternels & de divisions,
Qu'un fantôme de prince inspire aux nations.

.
Cessez de mutiler tous ces grands monuments,
Ces prodiges des arts consacrés par les temps.

Conservez, dit-il, tous ces fruits du génie, ces écrits immortels :

Si l'erreur les dicta, cette erreur m'est utile,
Elle occupe ce peuple, & le rend plus docile.

Il s'applaudit que l'affront qu'il essuya en n'obtenant point la main d'Idamé ait tourné à sa gloire :

Mon bonheur m'eût perdu. Mon âme toute entière
Se doit aux grands objets de ma vaste carrière.
J'ai subjugué le monde, & j'aurais soupiré.

1.15 Idamé se flatte qu'en tombant aux genoux de Gengis, elle obtiendra grâce pour son fils :

Puisqu'il est tout-puissant, il sera généreux.
Pourrait-il rejeter les pleurs des malheureux ?

L'Orphelin de la Chine

Dans la première scène du cinquième acte, Asseli est d'avis qu'Idamé tâche de fléchir Gengis. Idamé répond qu'il est transporté de fureur contre elle ; c'est une raison de plus, réplique la confidente, pour désarmer cet amant irrité.

Et vous doutez encor d'asservir ses fureurs. ^{l.17}
Ce tigre subjugué, qui rugit dans sa chaîne,
S'il ne vous aimait pas, parlerait moins de haine.

Enfin, vient le dénouement de la pièce & une tirade unique. C'est M. de Voltaire, mais M. de Voltaire dans ses plus grands coups de feu & de génie. Gengis parle ainsi au moment qu'il a surpris & arrêté Zamti, qui avait le poignard levé sur son épouse pour s'en frapper aussitôt lui-même :

À peine dans ces lieux je crois ce que j'ai vu.
Tous deux je vous admire, & vous m'avez vaincu.
Je rougis sur le trône où m'a mis la victoire
D'être au-dessous de vous au milieu de ma gloire.
En vain par mes exploits j'ai su me signaler :
Vous m'avez avili, je veux vous égaler.
J'ignorais qu'un mortel pût se dompter lui-même :
Je l'apprends : je vous dois cette gloire suprême.
Jouissez de l'honneur d'avoir pu me changer.
Je viens vous réunir, je viens vous protéger.
Veillez, heureux époux, sur l'innocente vie
De l'enfant de vos Rois, que ma main vous confie.
Par le droit des combats j'en pouvais disposer ;
Je vous remets ce droit dont j'allais abuser.
Croyez qu'à cet enfant heureux dans sa misère,
Ainsi qu'à votre fils, je tiendrai lieu de père. ^{l.18}
Vous verrez si l'on peut se fier à ma foi.
Je fus un conquérant, vous m'avez fait un Roi.

ZAMTI

Vous êtes digne enfin, Seigneur, de votre gloire.
Ah ! Vous ferez aimer votre joug aux vaincus.

L'Orphelin de la Chine

.

IDAMÉ

Qui peut vous inspirer ce dessein ?

GENGIS

Vos vertus.

Voilà, Madame, tout le jugement que je peux porter de cette pièce sur une première représentation. Vous entendrez dire, sans doute, que quelques vers ont paru hardis, comme, par exemple, ceux que je vous ai cités dans la deuxième scène du second acte : mais défiez-vous de tous ces Zoïles qui ne critiquent que pour ne savoir pas aussi bien faire. Ces vers ne doivent non plus blesser à Paris qu'à Londres. Qui ne voit clairement que tout ce que dit Idamé ne fait que sortir davantage l'amour de ses Rois ? Et d'ailleurs, la pièce entière ne porte-t-elle pas sur cet amour si naturel & si légitime ?

1.19 Dans l'Histoire de la Chine, par le père du Halde, il est parlé d'une tragédie chinoise, où un père sacrifie également son fils pour le salut d'un prince au berceau. Mais à cela près, & au titre des deux tragédies, il n'y a aucune ressemblance. J'aimerais autant qu'on comparât un magot de la Chine à un de nos plus grands tableaux de Le Brun. M. de Voltaire n'a peut-être non plus lu cet *Orphelin de la Chine* que le héros chinois du fameux abbé de Metastasio, tragédie que j'ai vu représenter en Italie, & qui a un faux air des deux autres.

Au reste, Madame, je dois rendre justice aux acteurs. Mademoiselle Clairon a joué à son ordinaire, c'est-à-dire, avec autant de force que d'intelligence ; son jeu est naturel, frappant et varié : elle nous dédommage de la perte de Mademoiselle le Couvreur. M. Sarrasin a rendu son rôle avec la plus grande vérité. On a trouvé que M. le Kain avait mal saisi le sien à la première représentation ; à la seconde, il a paru ce qu'il est, un des plus grands acteurs que nous ayons. Le public a beaucoup goûté la manière dont étaient habillés les acteurs & les actrices ; elles étaient en Chinoises, sans gants, sans panier, sans frisure

L'Orphelin de la Chine

& sans diamants. Voilà la première fois que j'ai vu observer le costume sur nos théâtres ; cela ^{1.20} encouragera peut-être les acteurs à le suivre à l'avenir.

Quoiqu'il en soit, de toutes les critiques qu'on fera sur la pièce nouvelle, puissions-nous avoir toujours des Voltaire !

@

L'Orphelin de la Chine

LETTRE À UN HOMME DU VIEUX TEMPS sur

L'ORPHELIN DE LA CHINE,
Tragédie de M. de Voltaire
représentée pour la première fois le 20 août 1755

@

^{1,21} Je vous ai tenu parole, Monsieur, j'ai vu hier la fameuse tragédie chinoise, vous jugez bien que toute la France y était, une pièce de M. de Voltaire est une affaire d'État, & les nouvellistes anglais sont moins occupés dans leurs tristes cafés la veille d'une action, que ne l'étaient hier nos femmes d'un certain ton, & tous les bruyants orateurs des toilettes, des ruelles & des foyers. Les loges étaient retenues depuis, disait-on, un siècle, l'amphithéâtre, le théâtre & l'orchestre paraissaient remplis de laquais à plumets, de valets de chambre galonnés, de cuisinières & de décrotteurs, qui tous différents d'humeurs & d'inclinations ne se ressemblaient que par l'extrême insolence avec laquelle ils refusaient mutuellement de se serrer un peu pour obliger un galant homme qui respecte assez le public pour venir garder sa place lui-même. Notre jeunesse distinguée arriva bien vite à 5 heures & demie fort étonnée qu'il fût si tard, tandis que celle d'une ^{1,22} classe un peu inférieure assiégeait depuis 2 heures un malheureux bureau où l'on n'avait délivré que 30 billets ; le combat fut violent, les épées furent brisées, les chapeaux perdus, les bourses arrachées inclusivement avec les cheveux qu'elles renfermaient, & tel en cette bagarre, emboursa bravement trente coups de poings pour contenter une vaine curiosité, qui craindrait une égratignure s'il la fallait endurer pour l'honneur de son pays, le bien de sa famille, ou sa propre réputation, que vous dirai-je enfin, tout fut en règle, & il ne manquait plus que de tuer un portier ¹ pour que M. de Voltaire eût un succès à la Scuderi.

¹ Chacun sait le propos de Scuderi, il prétendait surpasser tous les succès de Corneille, parce qu'à la représentation d'une de ses pièces on avait tué deux portiers pour obtenir des billets.

L'Orphelin de la Chine

On entra, on se rangea du mieux qu'il fut possible, un duc auprès d'un commis, une fille de facile accès auprès d'une comtesse, les financiers n'eurent de places qu'aux secondes, & les conseillères du Roy furent contraintes d'enterrer leurs parures aux troisièmes ; cinq heures & demie sonnèrent, les valets furent grondés, la sentinelle les chassa, le parterre poussa, les amateurs toussèrent, les honnêtes femmes quittèrent leurs nœuds, les filles leurs mantelets, on fit silence, & la toile se leva. À travers une cohorte indisciplinable de jeunes gens militaires & robins, le théâtre offrit à nos yeux une décoration que l'on nous dit être chinoise. Si vous voulez savoir mon avis, ^{1,23} elle m'a paru gothique & voilà tout ; le peintre avait dessein sans doute de faire un palais de porcelaine autant qu'on a pu voir par l'exécution, & il n'a fait qu'un palais dont les colonnes bleues portent des chapiteaux rouges & sont soutenues par des bases de même couleur, les cinq coulisses sont terminées par trois fermes percées en péristyle, dont la dernière représente une fenêtre au-devant de laquelle est une pagode, chaque coulisse ou colonne est ainsi que sa base & son chapiteau couverts d'hiéroglyphes soi-disant chinois, & vraisemblablement copiés d'après les tablettes d'encre qui nous vient de cette savante contrée, lesquels vus de loin semblent des veines d'or, & font de ce beau palais une tabatière d'aventurine. Si le peintre qui a donné le dessin de cette décoration eût consulté nos voyageurs ou quelques savants, il aurait pu avoir une idée du dessin sur lequel le fameux Many, ce Raphaël des Indes, fit construire le cabinet des Roys de la Chine que lui-même il peignit à fresque. Mais dans ce pays-ci on sait tout sans rien apprendre, que nous sommes heureux !

La sublime Clairon & Mlle Hus ouvrirent la scène, je ne puis nier que leurs habits ne soient charmants ; voilà la première fois que je vois Melpomène sans panier, loin que ce coutume d'habits ait fait tort aux charmes de nos actrices, elles n'en ont paru que plus aimables & plus tragiques : quelques malins ont seulement remarqué que la mesure du pied de la plus jeune excédait un peu celle de Pékin. ^{1,24}

L'Orphelin de la Chine

Premier acte

1.24 Idamé se plaint à sa confidente de sa propre disgrâce, & déplore les malheurs qui environnent l'empire du Cathai ; c'est là que se passe la scène ¹. Genghis-kan est un Scythe barbare sorti des extrémités du Nord pour porter la terreur & la mort dans tout l'univers, il a pris d'assaut la ville du Cathai, le fer, le feu le suit partout ; mais ce qui porte encore plus Idamé à le craindre, c'est que ce conquérant terrible, ce fier Genghis-kan n'est autre chose qu'un Scythe d'un rang assez obscur dont elle avait jadis été aimée ; mais qu'elle n'avait pu épouser, parce que les lois de la Chine défendent de s'unir aux étrangers. Ce conquérant se rappellera, dit-elle, son ancienne injure, il immolera mon époux à sa fureur. Cet époux arrive, c'est un mandarin de la première science, un de ces lettrés si fameux dans l'univers, dépositaires sacrés de ces augustes lois sur lesquelles est établi l'empire le plus ancien du monde. Il vient annoncer à sa chère Idamé que l'empereur, son auguste épouse & cinq de leurs fils viennent d'être égorgés, mais qu'il a sauvé le dernier enfant encore au berceau. À peine achève-t-il que le confident ou plutôt le général des troupes du vainqueur vient demander à Xamsi, c'est le nom du mandarin si je ne me trompe, ce cher enfant qu'il a soustrait au coup mortel. Si vous craignez la ^{1.25} mort, dit-il, il faut me le livrer : je ferai mon devoir, répond le sage vieillard, quelle consternation ou plutôt quel désespoir ! Le mandarin ordonne à son épouse de porter le fils du Roy au sein des tombeaux de ses aïeux, & de l'y cacher : elle sort pour exécuter ses ordres & le laisse avec son confident à qui il fait faire le serment solennel de taire à jamais le secret qu'il va lui confier, & alors il lui ordonne d'aller prendre son fils unique au berceau & de le porter au vainqueur. Le confident frémit, le vieillard lui-même s'émeut, il ne peut dévorer les pleurs que lui arrache ce sacrifice affreux ; mais il exige qu'on lui obéisse, le confident y souscrit : deux ou trois moucheurs assez malpropres viennent vous apprendre que l'acte est fini.

¹ Vous connaissez ce pays si vous avez lu l'Arioste, il n'est pas permis d'ignorer que l'empire de Cathai a donné la naissance à cette fameuse Angélique qui fit faire tant de sottises au vigoureux Rolland.

L'Orphelin de la Chine

Le deuxième est ouvert par le vieillard qui est instruit par les larmes de son confident qu'il est obéi, sa femme entre, elle vient d'apprendre le projet de son époux, elle sait qu'on a livré son fils, elle est femme, elle est mère, ajoutez à cela nouvelle mariée, & n'ayant qu'un enfant, le cri de la nature parle plus haut dans son cœur que l'amour de ses Roys, elle n'écoute point ce que lui allègue son époux, vous connaissez le coloris de M. de Voltaire, cela doit vous suffire pour juger de la beauté de cette scène qui est vraiment digne de son auteur. On vient annoncer l'arrivée du conquérant ; tout le monde se retire, il entre enfin, il donne des ordres, distribue ses troupes, il craint quelque surprise de la part des Coréens qui étaient l'unique espérance du mandarin ; il ^{1.26} ordonne qu'on y veille, il se félicite d'être enfin sur le point de dévaster un pays où il a essuyé tant de chagrins & d'affronts, on lui vient annoncer qu'à l'instant qu'on allait livrer le dernier fils du Roy au supplice, une femme aussi furieuse que désolée était venue l'arracher des mains de ses soldats, & protester au nom de Dieu qu'on allait égorger son propre fils, & non celui du Roy. Cette femme est inconnue ; Genghis-kan est étonné de cet événement, il soupçonne qu'on le trompe, il en est indigné, il donne ordre d'arrêter cette femme & son époux. Il sort.

Troisième acte

Il rentre furieux de n'avoir pu découvrir la vérité ; on amène cette femme ; quelle surprise pour lui de reconnaître cette même Idamé qu'il avait adorée, & dont il avait essuyé les refus ; tout son amour se réveille ; elle lui demande la grâce de son fils ; ce mot lui apprend qu'elle est mariée, & le rend à la fois furieux & jaloux ; il veut voir cet époux heureux qui l'a emporté sur lui. Le mandarin arrive, Genghis-kan porte déjà dans son cœur l'arrêt de la mort de son rival, mais il veut savoir où est le fils du Roy. Idamé éperdue lui découvre le secret fatal de son mari & de l'État, & prouve par un très grand discours que son époux est obligé d'écouter que les femmes n'entendent pas mieux les affaires, & ne sont pas plus discrètes au Cathai qu'ailleurs. Le vainqueur loin de s'apaiser s'irrite de plus en plus ; le mandarin sort ; Idamé demande à son

L'Orphelin de la Chine

premier amant la grâce de son époux ; mais Genghis-kan lui répond qu'elle ^{1.27} devrait plutôt songer à tous les affronts qu'il lui reste à réparer. Il reste avec son confident à qui il dit dans un goût de longueur aussi inutile que déplacé, qu'il adore Idamé.

Au quatrième acte il propose à cette généreuse épouse de quitter son mari & de l'épouser. À ce prix seul elle peut obtenir la grâce du Roy, orphelin royal, de son époux & de son propre fils. Cette proposition ne se fait guère à une honnête femme, ou du moins l'exemple prouve qu'il faut s'y prendre avec certaines précautions que notre conquérant ignorait, vu sa qualité de Scythe, & qu'il aurait pu apprendre de quelques-uns de nos Français. Idamé le refuse comme de raison, elle fait plus, elle lui parle avec morgue & fierté, elle dit qu'elle aime mieux mourir, & prouve par d'excellents propos que si les femmes du Cathai ne gardent pas le secret de leurs maris, elles leur gardent du moins autre chose. En vain le vainqueur lui offre-t-il le sceptre de l'univers, tout cela ne la tente point, quel amour conjugal ! hélas ! n'en pourrions-nous trouver des exemples qu'au Cathai ! Pour moi j'irais m'y marier dès demain, si malheureusement la folie n'en était faite, il ne reste qu'un moyen à Genghis-kan, il menace de faire périr le mandarin & les deux enfants, si la cruelle Idamé n'a pas la complaisance de répondre au plus tôt à ses désirs. Cette tendre épouse frémit à ce discours, & demande à voir son mari, le tyran le lui permet & sort, elle reste avec sa confidente qui en fille sincère lui conseille de contenter le vainqueur, on n'en doit point être surpris, c'est un ^{1.28} propos de femme de chambre. Oh les mœurs sont bien observées dans cette tragédie ! Il arrive cet époux contre l'honneur duquel le maître du monde conspire ; il apprend les intentions du conquérant, il voit que c'est à ce prix seul qu'il peut sauver le fils du Roy pour lequel il a un attachement incroyable ; il considère son grand âge & le peu d'usage qu'il peut faire d'une jeune femme, tout cela intérieurement ; ainsi tout examiné, il dit à Idamé qu'il faut qu'elle le quitte & suive Genghis-kan ; il est vrai qu'il promet de se tuer, & c'est le parti le plus décent qu'il puisse prendre ; mais sa femme est indignée de

L'Orphelin de la Chine

ce projet, & lui en propose un meilleur, c'est de retirer elle-même le fils du Roy des tombeaux où il est resté *sans manger*, & de le porter aux chefs des Coréens par des détours obscurs inconnus aux vainqueurs. Cette entreprise lui est d'autant plus aisée qu'elle est la seule qui ne soit point observée. Ainsi finit le quatrième Acte.

Genghis-kan tout amoureux qu'il est a toujours les yeux ouverts ; il est instruit du complot, il fait arrêter les criminels, il ne reste aucune ressource à Idamé. À force de prières elle obtient encore de revoir son époux. Le public imagine aisément que le dernier parti qu'ils aient à prendre est de se tuer tous deux d'un coup fourré, c'est aussi ce qu'ils vont faire. Idamé après avoir peint ses malheurs à son époux lui donne un poignard qu'elle avait caché & le supplie de la frapper : il s'étonne, il frémit ; cette action demande quelques réflexions, il en fait de très courtes à la vérité, & le fer à la main, lève déjà un bras que ^{1.29} par bonheur Genghis-kan arrête, ils se croient perdus ; mais le vainqueur surpris de leurs vertus et surtout de leur constance, voyant qu'il ne pourra jamais contenter son amour, juge à propos de l'éteindre & leur pardonne aussi bien qu'au fils du Roy qu'il comble de faveurs, & tout cela ne pouvant pas mieux faire.

Voilà, Monsieur, le plan exact de la tragédie qu'à certains égards on a justement applaudie hier. Vous voyez que l'invention n'en est rien moins que neuve. Vous savez dans quelle tragédie anglaise M. de Voltaire a pris la scène du cinquième acte. La générosité de Gusman, d'Auguste, de Polyeucte, & le dénouement de Pyrrhus sont les originaux de celui-ci ¹. Un fils supposé à la place d'un fils de Roy que l'on veut soustraire au supplice, c'est le plan de la tragédie d'Egyptus de Mr. de M. ou plutôt c'est toute l'histoire d'Andromaque & d'Astyanax, le fils d'Hector est de même caché dans des tombeaux.

Quant à la disposition, le but d'une tragédie ce me semble est d'instruire en intéressant. Les poètes instruisent de deux manières en

¹ De plus, si je n'étais discret par goût, j'ajouterais que cette tragédie tant pour le plan que pour l'exécution est à Zulime du même auteur ce que le duc de Foix est à Adélaïde.

L'Orphelin de la Chine

amusant, en présentant des modèles de vices ou de ridicules à fuir, c'est la Comédie ; en intéressant, en offrant des tableaux de vertus à imiter, c'est la tragédie. Le but moral de celle-ci est assez obscur, on ne sait si l'auteur prétend montrer l'attachement que ^{1.30} l'on doit avoir pour ses Roys, & alors il aurait eu tort de contredire cette maxime dans certains endroits de son ouvrage, ou bien veut-il donner un tableau de la fidélité & de l'amour conjugal, alors il n'aurait pas fallu que son mandarin qu'il veut rendre intéressant y manquât en ne faisant nulle difficulté d'abandonner son épouse aux désirs d'un homme qu'elle a tant de raisons de haïr.

Pour l'intérêt, il ne peut porter ni sur le fils du Roy, ni sur celui d'Idamé, que l'on ne voit point que le royaume du Cathai soit détruit ou florissant, cela est encore fort égal au Français. Genghis-kan est un homme furieux qui n'a que les qualités d'un conquérant, ce ne sont pas celles-là qui font pleurer. Il veut enlever une femme à son mari, & pour conquérir des empires & les saccager, il n'a d'autre droit que la force, tout cela ne touche point en sa faveur. Quant au mandarin on l'aimerait sans doute, mais je ne sais pourquoi on est fâché de voir un père sur le point d'immoler un fils ; un époux prêt à sacrifier sa femme à un rival furieux, tout cela est fort beau, mais cela n'est point dans nos mœurs ; tant de vertu nous accable, mais ne nous attire point du tout ; & dans toute l'assemblée quoiqu'elle fût nombreuse, je suis persuadé qu'il ne s'est trouvé ni père ni époux qui en eût voulu faire autant en pareil cas, que le vieux mandarin. Il ne nous reste plus qu'Idamé, aussi est-elle la plus intéressante, n'en déplaît à quelques agréables, qui n'aiment point avoir sur la scène des tableaux de ^{1.31} jeunes femmes qui aiment si vivement de vieux maris, ils n'ont que faire de craindre, un tel exemple n'est pas de nature contagieuse.

Parler du grand Voltaire c'est vouloir admirer, aussi fais-je ; cependant je ne puis me refuser deux ou trois idées. Je suis étonné par exemple, comment l'amour de Genghis-kan, de ce conquérant terrible & fier, peut au bout de cinq années se rallumer à la première entrevue

L'Orphelin de la Chine

avec autant de chaleur, & comment après s'être rallumé si vivement il le peut éteindre avec la même rapidité, cela ne paraît pas dans la nature. Polyeucte & Gusman ne cèdent leurs femmes que parce qu'ils vont mourir, & dans cette tragédie Genghis-kan est encore au printemps de son âge, tout lui réussit, il est heureux, il est vrai que c'est cela même qui rend son procédé héroïque, mais il faut que l'héroïsme même soit dans la nature, sinon, il devient merveilleux & n'intéresse plus.

Vous parler de la diction serait faire injure au grand Voltaire, les fleurs naissent partout sous ses pas & ne cèdent leur place qu'aux fruits. Quelle fécondité ! Quels détails charmants ! Quelle érudition ! Le sentiment succède à l'esprit, & l'esprit au génie. Partout où l'occasion se présente il fait l'éloge de ces arts dont il est lui-même le flambeau. Il n'a pu s'empêcher de faire celui des Anglais (auxquels il a tant d'obligation) sous le nom de Japonais. Idamé dans la scène du cinquième acte avec son mari, lui dit qu'il faut périr de ses propres mains & imiter ces braves^{1.33} insulaires qui savent disposer de leur sort sans attendre :

Qu'un *despote* insolent leur apporte la mort.

Le vainqueur veut que ses soldats respectent les arts & qu'ils épargnent les livres sacrés : quoiqu'ils vous semblent des monuments d'erreur, dit-il :

Cette erreur est utile,

Elle occupe le peuple & le rend plus docile.

Le second hémistiche ne me paraît pas d'une extrême justesse, l'erreur est mère du fanatisme, & nos histoires ne prouvent que trop que ce monstre a plus soulevé de sujets qu'il n'en a soumis : je finis, car item, il faut finir par un vers que je ne puis pardonner :

Trop heureux les sujets inconnus à leur maître,

dit Monsieur de Voltaire ; ce sentiment n'est vrai que pour des étourdis qui craignent la colère d'un maître parce qu'ils la méritent ; les gens censés pensent différemment, & pour moi qui me pique d'être du

L'Orphelin de la Chine

nombre des derniers, je me croirais trop heureux si j'étais connu de mon maître, d'un Roy généralement aimé parce qu'il le mérite.

À propos j'oubliais de vous dire que les comédiens ont retranché les lustres des ailes du théâtre, il faut espérer qu'à force de retrancher les inutilités nous n'y verrons bientôt plus ni balcons ni ballets.

Je suis Monsieur, J.

À Paris le 21 août.

@

L'Orphelin de la Chine

Journal des savants

Février 1756, pages 91-97

@

Acte premier

Les Tartares vainqueurs remplirent de carnage le palais des empereurs de la Chine. Idamé apprend à sa confidente que le chef de ces heureux brigands n'est qu'un Scythe nommé autrefois Témugin, aujourd'hui Gengis. Ce Témugin l'avait aimée, elle avait été flattée en secret de cet hommage ; mais ses parents avaient rejeté l'alliance de ce Scythe, comme indigne d'eux & avaient marié Idamé au vertueux Zam-ti, mandarin lettré. Zam-ti était au Palais pour secourir l'empereur ou mourir avec lui ; il le voit charger de fers, ainsi que toute la famille impériale, à la réserve d'un seul enfant que l'empereur lui recommande & dont Zam-ti jure de sauver les jours. Il apprend un moment après la mort de l'empereur. Octar, lieutenant de Gengis, vient demander au nom de son maître l'Orphelin dont il sait que Zam-ti est dépositaire. C'est alors que ce fidèle sujet prend la résolution terrible de livrer son fils au lieu de l'Orphelin ; il fait part de son projet à Étan son confident, qu'il charge de l'exécution, après l'avoir engagé au secret par les serments les plus forts. La nature en cédant au devoir rend tous les combats qu'on a lieu d'attendre d'elle, & c'est ce qui distingue en cet endroit la pièce française, de la pièce chinoise

Songe au roy que tu dois conserver.

Prends mon fils... que son sang... je ne puis achever,

Étan

Ah ! que m'ordonnez-vous ?

Zamti

Respecte ma tendresse,

Respecte mon malheur, & surtout ma faiblesse.

N'oppose aucun obstacle à cet ordre sacré,

Et remplis ton devoir après l'avoir juré.

L'Orphelin de la Chine

Étan

Vous m'avez arraché ce serment téméraire.
À quel devoir affreux me faut-il satisfaire ?
J'admire avec horreur ce dessein généreux ;
Mais si mon amitié...

Zam-ti

C'en est trop, je le veux,
Je suis père ; & ce cœur, qu'un tel arrêt déchire
S'en est dit cent fois plus que tu ne peux m'en dire, &c.

Acte deuxième

Étan veut rendre compte de sa funeste commission à Zam-ti qui l'arrête en frémissant, & lui dit :

Parle-moi

De l'espoir de l'empire & du fils de mon Roy.

Bientôt il est accablé des reproches d'Idamé ; elle avait été témoin de l'enlèvement de son fils, elle l'avait arraché des mains des ravisseurs.

Barbare ! ils n'ont point eu ta fermeté cruelle !

Zam-ti

Quoi ! Mon fils est vivant !

Idamé

Oui, rends grâces au Ciel,
Malgré toi favorable à ton cœur paternel.

Zam-ti

Dieu des Cieux pardonnez cette joie
Qui se mêle un moment aux pleurs où je me noie.

Zam-ti persévère dans le dessein de sauver le fils de l'empereur aux dépens du sien ; Idamé le combat, tantôt par l'indignation, tantôt par la douceur ; la douceur l'emporte, elle tombe aux genoux de son mari, elle lui demande la grâce de son fils avec les instances les plus tendres & les plus pressantes.

L'Orphelin de la Chine

Prends pitié de toi-même
De ton fils innocent de sa mère qui t'aime.
Ô père infortuné, cher & cruel époux,
Pour qui j'ai méprisé, (tu t'en souviens peut-être,)
Ce mortel qu'aujourd'hui le sort a fait ton maître ;
Accorde-moi mon fils, accorde-moi ce sang
Que le plus pur amour a formé dans mon flanc :
Et ne résiste point au cri terrible & tendre
Qu'à tes sens désolés l'amour a fait entendre.

Zam-ti lui reproche en pleurant une faiblesse qu'il partage. La réponse d'Idamé est aussi noble que tendre :

Je suis faible, pardonne ; une mère doit l'être.
Je n'aurai point de toi ce reproche à souffrir
Quand il faudra te suivre & qu'il faudra mourir.

Octar vient la menace à la bouche redemander cet enfant qu'Idamé avait repris, & que les Tartares toujours trompés croient être le fils de l'Empereur ; Zam-ti consent à le rendre, Idamé résiste, Octar les fait disparaître ; Gengis arrive & fait cesser le carnage, mais il veut qu'on étouffe dans le sang de l'Orphelin la semence des troubles & des rébellions ; il s'entretient ensuite avec Octar de ses conquêtes & de sa puissance ; au milieu de tant de gloire, le refus qu'il essuya autrefois de la part des parents d'Idamé se présente souvent à son esprit ; on voit briller encore quelques étincelles de la tendresse qu'il avait sentie autrefois pour Idamé, tendresse qu'il croyait étouffée par la fureur & qui était nourrie par cette fureur même. Il sait qu'Idamé respire dans ces lieux, il ne veut point la voir, il défend que l'on s'informe d'elle, il ignorait encore qu'elle vivait sous les lois d'un époux ; tandis qu'il s'occupe d'elle sans cesse en jurant de l'oublier, on vient lui apprendre que le trépas de l'Orphelin est suspendu par un événement imprévu.

Une femme éperdue, & de larmes baignée,
Arrive, tend les bras à la garde indignée,
Et nous surprenant tous par ses cris forcenés,
Arrêtez, c'est mon fils que vous assassinez ;

L'Orphelin de la Chine

C'est mon fils, on vous trompe au choix de la victime :
Le désespoir affreux qui parle & qui l'anime,
Ses yeux, son front, sa voix, ses sanglots, ses clameurs,
Sa fureur intrépide au milieu de ses pleurs,
Tout semblait annoncer par ce grand caractère
Le cri de la nature, & le cœur d'une mère.
.
Le mensonge n'a point des douleurs si sincères
On ne versa jamais de larmes plus amères.

Cependant la fermeté de Zam-ti ne se démentait pas ; au milieu de la douleur sombre & profonde dont il paraissait enveloppé, il persistait à donner cet enfant pour le fils de l'empereur ; Gengis se propose de percer ce mystère, & il sort pour arrêter les entreprises des Coréens, qui armaient en faveur de leurs voisins. Cette expédition des Coréens avait été annoncée dès l'entrée du premier acte & c'était à leur chef que Zam-ti avait résolu de confier l'Orphelin.

Acte troisième

Cette femme qui défendait avec tant d'ardeur l'enfant que son époux livrait avec tant de courage, demande à se jeter aux pieds de Gengis, elle est admise en sa présence & Gengis reconnaît Idamé ; il apprend qu'elle est femme de Zam-ti, son amour & sa fureur redoublent ; il fait venir Zam-ti pour éclaircir le sort de l'Orphelin, & il reconnaît aux larmes, aux transports, aux douleurs véhémentes d'Idamé, que c'est en effet son fils qu'on sacrifie ; il apprend de Zam-ti, qu'il a mis en sûreté les jours de l'Orphelin, il croit l'intimider par des menaces : va, dit-il, réparer ton crime, ou subir ton trépas. Zam-ti lui répond fièrement :

Le crime est d'obéir à des ordres injustes.
La souveraine voix de mes maîtres augustes
Du sein de leurs tombeaux parle plus haut que toi.
Tu fus notre vainqueur, & tu n'es pas mon Roi.
Si j'étais ton sujet, je te serais fidèle.
Arrache-moi la vie, & respecte mon zèle.

L'Orphelin de la Chine

Je t'ai livré mon fils, j'ai pu te l'immoler,
Penses-tu que pour moi je puisse encore trembler ?

Gengis demeure irrésolu ; la jalousie qu'allume dans son cœur le bonheur de son rival, son courroux enchaîné par la crainte de déplaire à Idamé, son trouble, ses agitations, tout lui fait connaître que cet amour qu'il croyait avoir vaincu, triomphe de toute sa résistance. Il s'en étonne, il s'en indigne :

Est-il bien vrai que j'aime ? Est-ce moi qui soupire ?
Qu'est-ce donc que l'amour ? A-t-il donc tant d'empire ?

Acte quatrième

À mesure que l'amour de Gengis s'accroît, son âme devient plus douce & plus humaine ; le germe de la vertu s'y développe insensiblement ; la férocité d'Octar le révolte, il commence à sentir qu'il est un triomphe plus flatteur que celui des armes ; il espère l'obtenir sur Idamé, il lui propose le divorce & met à ce prix la vie de son mari. Idamé commence un aveu qui surprend & flatte Gengis ; elle lui rappelle le temps de son ancienne obscurité, ce temps où n'étant encore que Témugin, il avait aspiré à sa main ; elle ne lui cache pas que, si alors elle eut été maîtresse de son sort, elle n'eût pas rejeté ses vœux ; mais elle lui déclare en même temps qu'elle regarde son hymen comme un nœud formé par le Ciel, que son époux lui est sacré, qu'elle l'aime, qu'elle le lui préfère ; ce grand attachement aux devoirs que ses parents lui avaient imposés, amène une belle peinture des vertus chinoises, surtout du respect pour les parents, premier & principal caractère des mœurs de cette nation.

De nos parents sur nous vous savez le pouvoir ;
Du Dieu que nous servons ils sont la vive image ;
Nous leur obéissons en tout temps, à tout âge.
Cet empire détruit, qui dut être immortel,
Seigneur, était fondé sur le droit paternel,
Sur la foi de l'hymen, sur l'honneur, la justice
Le respect des serments ; & s'il faut qu'il périsse,

L'Orphelin de la Chine

Si le sort l'abandonne à vos heureux forfaits,
L'esprit qui l'anima ne périra jamais.

Gengis envoie Zam-ti à Idamé pour l'engager au divorce qu'elle avait si généreusement refusé ; Zam-ti chargé de fers, ne pouvant remettre l'Orphelin au chef des Coréens qui l'attendait, ne voit plus d'autre moyen de le sauver que de mourir lui-même, afin qu'Idamé libre par son trépas, puisse devenir l'épouse de Gengis & la protectrice de l'Orphelin ; il lui ordonne de se soumettre à cette loi souveraine dont il gémit en la prononçant ; Idamé la rejette comme un outrage : penses-tu, lui dit-elle, que je sois moins épouse que mère ?

Tu t'abuses, cruel, & ta vertu sévère
A commis contre toi deux crimes en un jour,
Qui font frémir tous deux la nature & l'amour.
Barbare envers ton fils, & plus envers moi-même,
Ne te souvient-il plus qui je suis & qui t'aime ?

Elle conçoit un projet plus noble & plus courageux, elle est libre, ses pas ne sont point observés, le chef des Coréens s'avance vers les tombeaux des empereurs où Zam-ti a enfermé l'Orphelin, c'est à elle qu'elle croit le salut de cet enfant désormais confié, elle veut l'aller tirer de son asile, & le remettre elle-même au chef des Coréens ; Zam-ti admire son courage & applaudit à sa vertu.

Acte cinquième

Le projet d'Idamé est confondu, les Coréens sont en fuite, tout cède à la valeur de Gengis ; l'Orphelin est dans ses mains, sa fureur est au comble, sa vengeance prête à s'assouvir est encore arrêtée par l'amour ; il veut revoir Idamé, il veut l'accabler de reproches, la rendre pour la dernière fois maîtresse de son sort, & punir son refus par la mort de son mari, de son fils & de l'Orphelin. Idamé lui demande pour unique grâce de pouvoir parler un instant à Zam-ti ; Gengis y consent ; Idamé n'avait voulu voir Zam-ti que pour mourir avec lui, & lui ménager dans ce grand désespoir une mort libre & glorieuse au lieu du supplice que le tyran lui

L'Orphelin de la Chine

préparait ; elle lui présente un poignard, elle le prie de l'en frapper & de s'en frapper lui-même.

Immole avec courage une épouse fidèle ;
Tout couvert de son sang, tombe & meurs auprès d'elle.
Qu'à mes derniers moments j'embrasse mon époux ;
Que le tyran le voie, & qu'il en soit jaloux.

Zam-ti veut obéir, Idamé l'exhorte à commencer par elle, mais son bras se refuse à ce cruel sacrifice, il allait du moins en consommer la moitié, & s'immoler lui-même ; Gengis arrive, le désarme, & est lui-même désarmé par ce spectacle ; il admire une vertu si constante, il veut l'imiter, il rougit de ses emportements, il s'avoue vaincu au milieu de sa victoire ; il protège ces illustres malheureux qu'il avait tant persécutés, il leur rend leur fils, & devient le père de l'Orphelin qu'ils ont sauvé.

On a pu démêler à travers cette analyse les caractères des divers personnages intéressés dans cette tragédie ; nous croyons seulement devoir observer qu'indépendamment du contraste général qui devait se trouver entre les caractères vertueux & les caractères féroces, entre les Chinois & les Tartares, on trouve encore un contraste particulier & plus délicat entre les caractères du même genre. Par exemple, la férocité d'Octar toujours inflexible, toujours menaçante, fait goûter davantage la fierté de Gengis tempérée par l'amour & par une estime secrète pour les arts, la sagesse & les vertus que le farouche Octar foule aux pieds : la vertu d'Idamé douce, simple, toujours guidée par la nature, ne rougissant jamais des faiblesses qu'elle inspire, brille encore davantage par l'opposition avec l'héroïsme austère, inébranlable, quelquefois excessif du vertueux Zam-ti.

En général le mérite de cette pièce nous a paru répondre à son succès, & c'est avec plaisir que nous mêlons nos applaudissements à ceux du public. Depuis l'impression, M. de Voltaire a fait à sa tragédie quelques changements qui l'embellissent encore ; nous n'en citerons qu'un qui fera juger des autres.

L'Orphelin de la Chine

Dans la sixième scène du troisième acte, quand Gengis ordonnait à Octar d'arracher à Zam-ti un consentement au divorce, Octar répondait :

Seigneur, avez-vous pu penser
Qu'à de tels sentiments il puisse s'abaisser ?
Voulez-vous enhardir son audace funeste ?
Je veux qu'Idamé vive ; ordonne tout le reste.

Les spectateurs les plus délicats n'avaient paru apercevoir aucun défaut dans cette scène, mais l'auteur plus sévère pour lui-même que le public, a cru apparemment qu'Octar démentait un peu son caractère & son mépris barbare pour les Chinois, lorsqu'il regardait comme un abaissement pour Zam-ti d'obéir même aux plus dures lois du vainqueur. D'ailleurs la réplique de Gengis : je veux qu'Idamé vive, ne lui a pas paru se rapporter assez au discours d'Octar ; il y a beaucoup plus de convenance & de vivacité dans le dialogue que M. de Voltaire a substitué. Le voici.

Octar qui trouve Gengis d'autant plus irrésolu qu'il vient de voir Idamé, veut l'engager à prendre un parti sur le sort de l'Orphelin.

Gengis

Qu'on attende.

Octar

On pourrait...

Gengis

Il ne peut échapper.

Octar

Peut-être elle vous trompe,

Gengis

Elle ne peut tromper.

Octar

Voulez-vous de ses Rois conserver ce qui reste ?

Gengis

L'Orphelin de la Chine

Je veux qu'Idamé vive ; ordonne tout le reste.
Va la trouver... mais non, cher Octar, hâte-toi
De forcer son époux à fléchir sous ma loi.
C'est peu de cet enfant, c'est peu de son supplice
Il faut bien qu'il me fasse un plus grand sacrifice.

Octar

Lui ?

Gengis

Sans doute, oui, lui-même,

Octar

Eh ! quel est votre espoir ?

Gengis

De dompter Idamé, de l'aimer, de la voir.

@